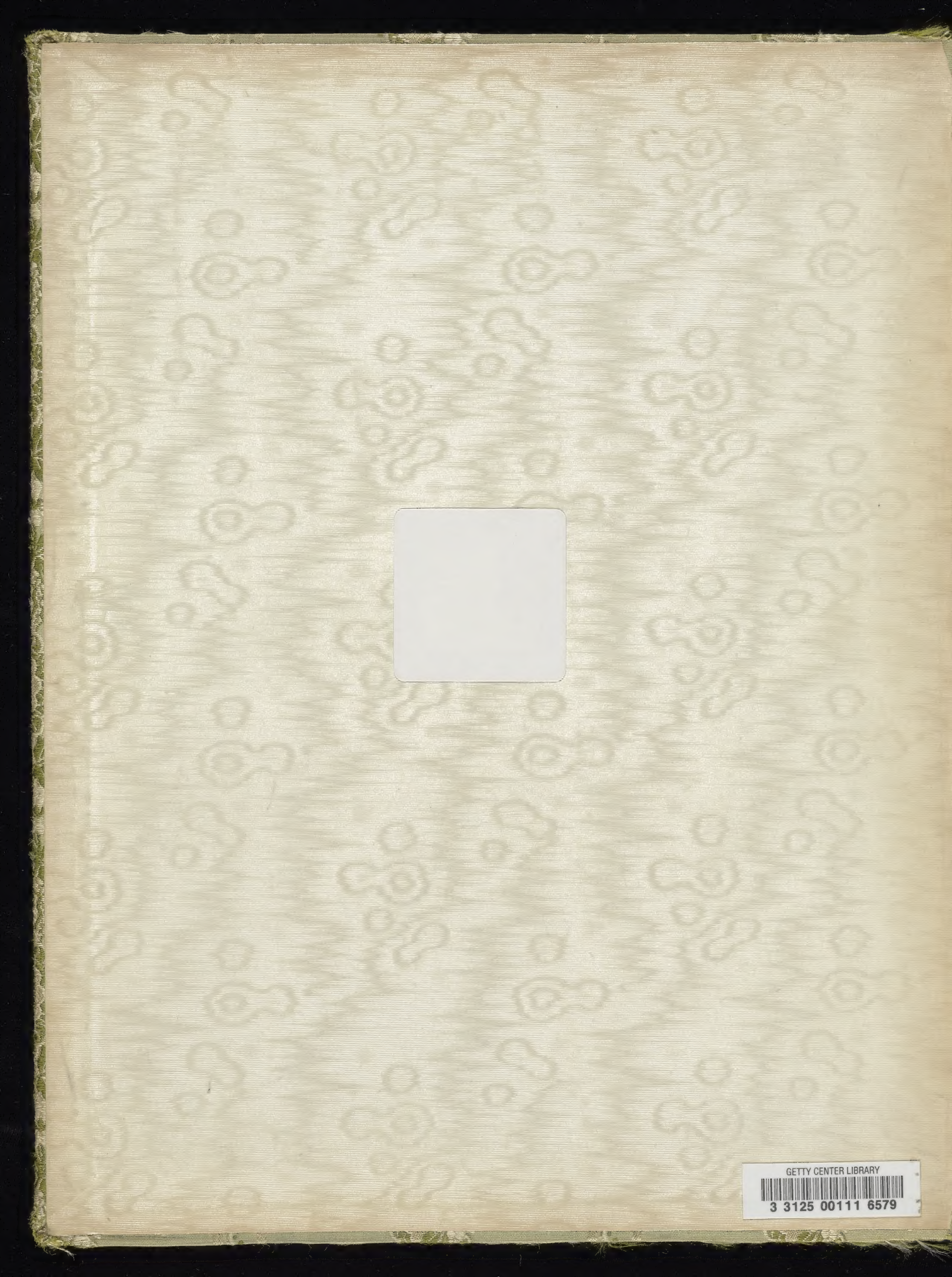
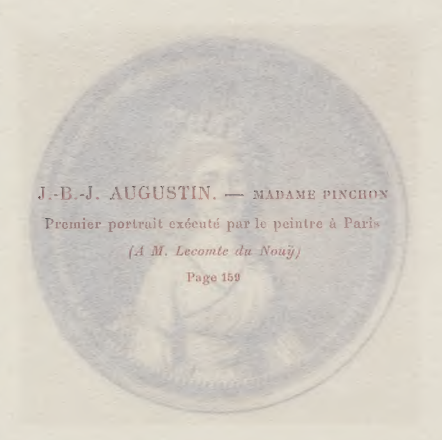

La Miniature Française
N° 3


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00111 6579



J.-B.-J. AUGUSTIN. — MADAME PINCHON

Premier portrait exécuté par le peintre à Paris

(A M. Lecomte du Nouÿ)

Page 159

les Ducruet avaient riposté par les enquêtes obligées, et c'est ainsi que le peintre avait dû combattre le désavantage des années, en leur opposant le solide de la situation. De l'argent, un renom grandissant, une famille honorable, une santé parfaite. On ne discuta point longtemps.



De cette époque, divers portraits nous sont restés, aujourd'hui conservés par M. Pierpont-Morgan. D'abord un grand dessin à la pierre noire, montrant les médaillons superposés de toute la famille réunie à Fussigny : Germain Ducruet, sa femme, Pauline, Madame Rémondat, la sœur; une dame âgée, qui n'est pas Madame Augustin mère, et enfin Augustin lui-même. Puis c'est la miniature, extrêmement poussée, de Germain Ducruet, datée de 1801. De Pauline, une aquarelle, dans l'un de ses albums, où se retrouvent également Madame Rémondat et le jeune Porphyre. Trois ans après, toujours à Fussigny, en 1804, la miniature de Pauline en robe blanche, coiffée à l'ébouriffée, — comme on disait « à l'esbrouffe », — œuvre jolie, polie sur l'ongle, poussée au plus loin qui se puisse. Toutes ces reliques, jointes à bien d'autres, aux croquis d'album où l'on voyait Augustin et sa femme en promenade, assis sur l'herbe à l'orée d'un bois, avaient été réservées par Pauline après son veuvage et retirées de la vente de 1839. La lune de miel, qui eût pu durer très peu, se prolongeait au contraire et se perpétuait dans de communs travaux et des études incessantes. Aucun enfant n'était venu détourner leur pensée du but poursuivi, et les séparer l'un de l'autre. Ils ne se quittaient plus, et cet accord touchant et réglé eut, sur la seconde phase de la vie d'Augustin, une influence féconde et décisive. De célibataire autrefois un peu compromettant, d'artiste libre d'allures et de goûts, Augustin est devenu tout à coup

l'homme posé qu'on invite « en la société de son épouse », et qui maçonne sa situation et l'étaye. Juste à ce moment, le monde du Consulat se refait une virginité de politesse et de manières; on accueille avec joie ce peintre élégant et célèbre dont la femme est plus du monde que ne sont la plupart des « nouvelles promues ». Sans intrigue, par la force des choses, on sera assez bien avec les plus grands personnages de l'État pour que, dès l'Empire instauré, quand le maître rêvera de luxe et d'art, Augustin s'offre comme le portraitiste indispensable. L'Empereur, qui a sur l'esthétique des aperçus d'officier de fortune, raffole d'émaux, de peintures sur porcelaine et de miniatures. Il y aura bien Isabey, mais il ne pourra suffire, et, en émail, qui l'emporte sur Augustin ? La preuve n'est-elle pas fournie par le propre portrait de l'artiste, daté de 1804, ouvrage admirable, où revivent les décisions d'un Jean Fouquet, les habiletés de rendu d'un Robert Nanteuil, jointes aux techniques impeccables d'un Petitot? Le visage du petit de Saint-Dié s'est désempâté et éclairci; la bouche s'est amincie; la myopie s'accentue et produit un soupçon de strabisme très fin; la chevelure est accommodée avec recherche. Dans le vêtement, une élégance de seigneur du nouveau régime, où l'on devine l'ingérence d'une femme à qui l'absence de maternité laisse toute sa coquetterie.

En 1806, à peine le Desaix nu campé au milieu de la place des Victoires, Augustin émigre; il va tout près, au n° 25 de la rue Croix-des-Petits-Champs. Il y avait neuf ans que lui d'abord, et tous deux ensuite, occupaient le second étage du n° 15, en façade. Le local devient étroit, car Augustin a une passion de vieux garçon, il collectionne. Ses économies, ses petits bonis s'égrènent en tableaux de maîtres, en bibelots, en beaux meubles, et ces tableaux lui sont le conseil permanent et la récréation à la fois. Loin de le détourner de sa passion, Madame Augustin l'y pousse en s'y laissant entraîner aussi. L'origine de sa collection remonte à 1784, trois ans après son arrivée à Paris, lorsqu'il avait acquis, de Greuze lui-même, un buste de *Bacchante* et la *Jeune Fille effrayée,* gardées par lui dans leur fleur de pinceau. « Les mains dévastatrices et habituées à tout mettre en état de dégénération n'en ont jamais approché »,

écrit Charles Paillet dans le catalogue. Ceci, et plus de cent autres tableaux dont nous parlerons, réclament un emplacement plus digne.

Le 25 de la rue Croix-des-Petits-Champs est un immeuble de conséquence. Outre Augustin, qui a retenu le premier, il héberge les frères Delafolie, marchands d'étoffes de soie, un avoué, un maître des requêtes au Conseil, un brodeur et un tailleur. Le salon, qui servira d'atelier de pose, est une belle pièce carrée à deux fenêtres, avec glace d'entre-deux, cheminée à la moderne dans le style de Percier, au plafond peint du XVIII[e] siècle, représentant le *Lever de l'Aurore,* et au plancher en mosaïque de chêne. Là, Augustin a disposé son mobilier en utrecht rayé jaune, la table de Boulle, avec incrustations de cuivre et dessus de mosaïque, sur laquelle il travaille, et la chancelière dans laquelle il enferme ses pieds de rhumatisant. Sur les murs, bout à bout, les tableaux anciens voisinent avec ses propres œuvres, ses miniatures laissées pour compte, comme Madame de Kercado, ou ses portraits de parents et d'amis. Ces miniatures sont l'enseigne, les spécimens sur lesquels les clients choisiront leur pose, l'arrangement et les nuances.

Dans un coin, face à la lumière, un tirage en plâtre de la Vénus de Médicis, du Louvre; celle-ci est, pour Augustin, le modèle des mains, dans la plupart de ses portraits de femme, jusqu'à celui de la duchesse d'Angoulême en 1820, qui a presque complètement la pose de la statue. C'est de la Vénus que vient le tic des mains sur le sein gauche, si souvent retrouvé dans les œuvres d'Augustin. Tout auprès de cette grande figure, sur un chevalet, une toile représente Madame Pauline Augustin en tenue de soirée. A l'entour, au hasard, sans autre ordre que la convenance des tons et celle des cadres, les Gaspar de Krayer, les Hals, les Schalken, les Van Balen s'alignent. Il y a un portrait d'Hortense Mancini, par Philippe de Champagne; une duchesse de Buckingham, par Van Dyck; des Téniers; les Flandres priment, car, en Italiens, ce ne sont guère que des Bolonais, alors à la mode et recherchés, autant que dédaignés à cette heure. En œuvres françaises, un choix : quatre Largillière, dont la petite Infante promise à Louis XV; le comte de Grignan; le maître des requêtes

Le Pelletier; un Le Brun, un Mignard, le duc de Nivernais jeune, un Nattier; et, pour les contemporains, les deux Greuze ci-devant signalés, des fleurs de Berjon, de Lyon, son ami; deux petits tableaux ovales de Fragonard; mais de miniaturistes, pas un qui vaille.

Par fortune singulière, Augustin a perpétué le souvenir de ce home illustre dans une grande aquarelle, passée au musée de M. Pierpont-Morgan. C'est ce que le talent du peintre nous a laissé de plus précis dans le genre, et de plus curieux dans sa présentation. Chacune des toiles s'y reconnaît sans peine. La pendule sous son globe, les flambeaux, les vases, l'installation du foyer de la cheminée en étagère, où s'aperçoit une tasse encore aujourd'hui conservée; le soufflet; le guéridon-console, où sont des godets de couleurs à l'huile, avec la palette posée sur le couvercle. A gauche de la cheminée, vingt-deux miniatures, parmi lesquelles on distingue très bien celle de Duvernoy, celle de Calamard, et d'autres plus indécises. A droite, c'est le dessin, à la pierre noire, des profils pris à Fussigny, la miniature de Germain Ducruet; puis, derrière la Vénus, la grande miniature de 1795, représentant Augustin en tunique rouge d'homme libre, appuyé sur son carton à dessiner, ce qu'il considère comme son chef-d'œuvre, et qu'il donna à copier à ses élèves à maintes reprises.

Dans ce salon, à l'élégance vieillotte et raffinée, viendront donner une pose les personnages les plus qualifiés de la Cour et de la Ville, princes, maréchaux ou ministres. Il est rare, en effet, qu'Augustin se déplace; il tient à son jour, à sa table; c'est un maniaque pour ses aises et sa tranquillité. Quel autre nous a jamais fourni le moyen de le juger aussi expressément et de pénétrer à ce point dans son intimité ?



Pour ce temps de l'Empire,

J.-B.-J. AUGUSTIN. — INCONNUE

(A M. E. Warneck)

Page 162

J.-B.-J. AUGUSTIN. — INCONNUE

A M. E. Warnecke

Page 163



Augustin n'a tenu registre de rien, ou du moins, ses listes ne sont point restées. Seulement, nous avons ses albums de projets, ses préparations de portraits, le plus souvent avec noms, dont on tire tout le profit souhaitable. Son mode d'opérer est connu. D'abord, en une première séance, la recherche d'une pose, l'accord entre le modèle et lui pour la chevelure, la toilette, les accessoires. Ceci fixé en un croquis au crayon, parfois embarrassé et sans audace, on convient d'un second jour, où l'on arrête définitivement la coiffure. Augustin sait trop qu'un arrangement de tête ne se revoit jamais pareil à deux séances d'intervalle, surtout chez les dames. Alors il fixe la première impression heureuse dans une petite aquarelle très fignolée, sur laquelle il ne reviendra plus. Ensuite, il n'a plus que la mise en place définitive, sur laquelle on applique les diverses études de cheveux, de plis d'étoffe et de mains. Il économise ainsi les poses et le temps, et n'a plus besoin de son modèle, sauf pour les perfectionnements réglés en dix ou douze heures. Ce sont ces albums qui nous renseignent sur le portrait de Caroline Murat, représentée sur un sopha et tenant un livre fermé. En premier lieu, il y eut le croquis, arrêté au crayon, avec des attitudes trouvées un peu gauches. Il revint et décida de la coiffure très simple, et commença un ivoire qui ne plut point. Il l'abandonna et le garda par devers lui, pour le reprendre sous sa forme définitive. Cette miniature admirable parut au Salon de 1808, où elle suscita des extases. Rien n'est capiteux, rien n'est plus délicieusement païen et suggestif que cette belle personne couchée, avec sa figure de Vénus romaine, ses mains et son corps voluptueux. L'œuvre définitive est passée au duc de Mouchy par les Murat ; elle a été merveilleusement gravée, de nos jours, par Léopold Flameng ; mais combien la gloire est peu ! Augustin, qui a occupé et intéressé deux générations

d'hommes, qui fut peintre de l'Empereur et peintre du roi Louis XVIII, dont le nom fut aussi célèbre en un moment que celui de David ou de Gérard, Augustin est nommé *Valentin* dans la lettre de la gravure! et le Valentin est consacré pour beaucoup de gens; on trouve la gravure reproduite en des livres avec cette indication faussée, lapsus regrettable d'un graveur de lettres maladroit.

Entre la miniature terminée et la préparation sur ivoire du cabinet d'Augustin, acquise par M. Morgan, les amateurs sincères tiennent pour l'esquisse inachevée. En l'honneur de la princesse Caroline, grande-duchesse, tout à l'heure reine, le peintre s'était déplacé et avait subi les remarques des gens de cour. Il fut moins libre dans ses volontés. Aussi ne s'étonnera-t-on point que l'ouvrage, une fois terminé, coûtât à la princesse vingt-cinq louis de plus, 2,500 francs au lieu des 2,000 stipulés pour des besognes de cette importance. Les cinq cents francs de surplus payaient le dérangement ; ce ne fut point une folie.

Le cahier des études d'Augustin lui assigne bien définitivement la qualité de peintre officiel de la Cour impériale. Eût-il été corniste, comme son ami Duvernoy, il eût reçu la Légion d'honneur. Ceci était bien dû à sa conscience et à son mérite; car ce qu'il exécute pour les boîtes, données en cadeaux par l'Empereur ou l'Impératrice, ce ne sont plus de ces à peu près comme les Menus du vieux temps en ordonnaient, par centaines, aux premiers dessinateurs venus. Augustin tient à avoir des poses réelles; il veut que la figure, les cheveux, les mains ou les attifets soient pris sur le modèle même. Isabey, qui faisait moins de façons, était choisi de préférence; aussi les tabatières avec portrait de l'Empereur sont-elles, le plus souvent, de ce dernier. Augustin n'avait guère vu Napoléon qu'une fois ou deux ; il en avait peint une sorte de cliché-étalon, sur lequel lui ou Madame Pauline, sa femme, tiraient des moutures de pacotille. Ses albums n'ont d'ailleurs conservé aucune trace de ce premier travail sur la nature. Il fut exécuté vers 1805, puisque une boîte avec figure de l'Empereur paraît, sous son nom, au Salon de 1806. Une autre fois, pour l'émail si extraordinaire de l'impératrice Joséphine, il copie tout bonne-

ment le portrait de François Gérard, dit au diadème. En revanche, plusieurs membres de la famille impériale ont été étudiés dans l'album des croquis. Catherine de Westphalie s'y voit à deux reprises. Une préparation montre la coiffure de l'un de ses portraits; une autre, inattendue et troublante, expose la princesse en angelot, la figure encadrée de deux petites ailes, pour un émail. Ceci est parfaitement ridicule, et note une fantaisie étrangère à n'en pas douter. Par contre, une esquisse nous fournit un délicieux portrait de Pauline Borghèse, d'un goût, d'une simplicité adorables; la princesse, offerte tête nue, parée d'un très modeste fichu croisé, avec, en pendant, le prince son époux, d'une modestie affectée et gauche. Eux, la grande-duchesse Élisa, le prince Eugène, la reine Hortense apparaissent dans de rapides études, assez rapides même pour que le peintre eût été obligé de noter en phrases brèves les couleurs à employer et les changements importants à faire.

Ce n'est guère une joie pour l'artiste que ces travaux à bâtons rompus d'après d'insaisissables grands seigneurs. Il y perdait son temps et sa peine, et n'en était pas content. Mais, à l'échelon immédiatement au-dessous, une clientèle plus maniable se présente à lui. La comtesse Legrand, en 1809, prise seulement pour les cheveux et la robe; Charlotte de Talleyrand ; la princesse Schwarzenberg, femme de l'ambassadeur d'Autriche, dessinée pour la chevelure en 1810, à quelques semaines de l'incendie où elle trouva une mort épouvantable; le prince son mari, pour la tête et pour l'habit; la comtesse de Montalivet, montrée en pied, dans une aquarelle définitive, différente pourtant de la miniature conservée chez Madame de Villeneuve. Madame de Montalivet est Lauberie de Saint-Germain ; elle a été fort remarquée par Bonaparte, et, dit-on, recherchée en mariage ; elle paraît plus jeune dans l'aquarelle que dans la miniature terminée, et sa pose est plus heureuse. Puis c'est la générale Tirlet; la générale Rapp avant son mariage; la comtesse de Brahé, femme de l'ambassadeur de Suède; les enfants du maréchal Masséna enlacés, dont la miniature est aujourd'hui chez M. le prince d'Essling. Pour ces derniers, Augustin n'avait plus la mémoire bien nette; il hésite entre les enfants

Dittmer et ceux du maréchal ; ce sont bien les fils de Masséna. Et, de tant de morceaux peints par lui entre 1805 et 1814, — on n'en indique pas ici la vingtième partie, ce serait abuser des énumérations, — combien passent par les Salons de peinture ? quatre ou cinq à peine. En 1806 : l'Empereur et le roi Louis ; en 1808 : Caroline Murat ; en 1810 : Nadermann, le harpiste ; en 1812 : Vivant Denon, sur émail (à cette heure en la possession de M. le baron de Saint-Joseph), inscrit au Salon de 1810, mais que la maladie du peintre l'empêcha d'exposer avant 1812.

Qu'est cette maladie d'Augustin en 1810 ? Quelque avertissement de l'âge, troubles de circulation, arthrite, constatation brutale de n'être plus très jeune et de ne pouvoir tout se permettre, le travail d'arrache-pied surtout. Augustin est un transplanté, il a cinquante et un ans, tout à l'heure cinquante-deux, c'est le moment venu des précautions. S'il veut regarder en arrière, il a, en peinture, en études, en leçons, fourni par journée de douze à quinze heures suivies. Sur un millier d'œuvres produites par lui, pas une n'est à regretter pour sa gloire, et cette gloire s'est dorée de trois quarts du million en argent, plus de 750,000 francs, toutes pertes déduites. La santé a suivi la marche inverse, c'est le lot de la plupart de ses congénères ; ses petites manies grandissent, sa passion de collectionneur, refuge de ceux qui n'en ont plus d'autres, accapare le temps réservé à la récréation ; ce ne vaut pas mieux pour l'hygiène. Mais encore une fois, quel droit n'a-t-il pas d'être fier, le petit Lorrain ! Le succès, l'aisance, la considération, un ménage uni, que lui manque-t-il ? Il convenait que la vie lui avait été bonne, que tout lui avait souri, hormis que l'Institut national eût ouvert ses portes aux miniaturistes, alors qu'il les entre-bâillait pour les acteurs, tel Grandmesnil. Et cela, plus encore que pour Isabey, parce qu'il en parlait moins et ne l'avouait pas, était pour Augustin une obsession, un découragement. L'homme est ainsi.

Cette exclusion lui était d'autant plus cruelle qu'il s'était mis dès la jeunesse à la peinture à l'huile, et que, tout compte fait, il n'y tenait pas une place si négligeable. Dans l'ancien temps, ses pareils Hall, Vestier, Dumont, même Pasquier ou Weyler, avaient été agréés sans grand'-

J.-B.-J. AUGUSTIN

LA MARQUISE DE SEGONZAC AU PIANO

(A M. le baron de Schlichting)

Page 167

peine. A journée faite, on le comparait à Petitot, et c'était raison; nul n'avait une science plus assurée et un doigté plus subtil, Petitot compris. Pour s'en convaincre, on pouvait admirer l'émail représentant Joséphine de Beauharnais, celui de Vivant Denon, le portrait d'Augustin lui-même. Il ne lui semblait pas que beaucoup des peintres formant la section des Beaux-Arts à l'Institut pussent, en grand, parler mieux que lui en petit. Son scepticisme très marqué, son indifférence à l'égard des régimes que la France s'était donnés avec un enthousiasme égal depuis 1792 n'avait pas d'autres causes. L'Empereur, qui décorait plusieurs de ses confrères, le laissait en suspens. Lorsque les Bourbons étaient rentrés, Augustin ne fut pas le dernier à leur faire fête; en arrière de sa joie, on sentait le secret espoir de voir les Académies royales rétablies sur le pied ancien. Ce ne put être, mais, dès la première heure, le 15 septembre 1814, le roi Louis XVIII le nommait peintre ordinaire de son Cabinet, ceci sur le vu de trois miniatures, le Roi, le duc de Berry, le duc d'Orléans, commencées en mai et tout juste terminées pour le Salon de cette année, lequel s'ouvrait en automne. Naturellement, Augustin oubliait de se vanter de ses relations terroristes, de ses rapports avec David, comme il passait l'éponge sur les petits déboires financiers que lui avait valus sa clientèle aristocratique d'avant la Révolution.



Les Cent-Jours avaient bouleversé un temps les espérances d'Augustin. Pour son honneur, on ne le rencontra guère à la cour éphémère de l'Empereur pendant les trois mois du règne ruiné à Waterloo. Aucune œuvre de sa main, pouvant se rapporter à cette date, ne montre l'Empereur ou les siens dans ses albums. Même il ne lui en resta point d'inachevée, ce qui n'eût point manqué, au cas où, par la force des

choses, il en eût commencé quelqu'une, arrêtée ensuite par les événements.

La Restauration, qui ne lui donnera pas l'Institut, le fera chevalier de la Légion d'honneur en 1821, peintre du Cabinet, et l'accablera de commandes officielles. Ceci ne fut point heureux pour son talent. Ces princes, qui ont promené, pendant un quart de siècle, leur désœuvrement à travers l'Europe, n'ont, en esthétique, que des opinions indécises. Ils n'ont même pas cette superficie d'élégance que dix ans de gloire ont donnée aux parvenus du régime impérial. Ils contraignent Augustin à des caprices bourgeois, à des compromissions qui lui coûtent. Son style s'alourdit et tourne à la peinture sur porcelaine, que Madame Jacquotot impose au monde.

Il avait imaginé, pour le vieux souverain podagre, une effigie en Majesté assez pénible : le Roi coiffé d'un tricorne lampion à plumes, comme autrefois Louis XVI, avec la culotte de Henri IV, debout, la main sur une couronne. Tout autour, c'étaient des colonnes, des courtines, des attributs majestueux. Comme le dessin était destiné à une gravure, Augustin indique en marge que la tête a 2 pouces 2 lignes « de dessous le double menton au-dessus des cheveux ». Quant au duc de Berry, le prince populaire de la maison, qu'on s'acharne si drôlement à comparer au Béarnais, Augustin en fera d'abord un buste en émail, aujourd'hui au baron de Saint-Joseph, puis un portrait en pied. Il projettera une duchesse d'Angoulême debout sous un portique, mais la gravure n'en est point commandée. On s'arrête à une autre, à mi-corps, où la princesse a pris la pose de la Vénus de Médicis, avec le costume en plus, le diadème et les plumes des femmes de l'Empire. C'est l'estampe exécutée par Lignon pour le compte d'Augustin, qui en gardera la planche, et c'est sur un des prospectus qu'il lance à ce propos qu'il a jeté de souvenir la liste de ses travaux entre 1781 et 1800.

De cette date, Augustin n'avait conservé que peu d'œuvres terminées. Une était un chef-d'œuvre, le corniste Frédéric Duvernoy, daté de 1817, présenté assis de face en habit de soirée, son cor à la main, ce cor en vermeil dont la frise de pavillon avait été dessinée par Percier, et dont

l'embouchure était d'or. L'empereur Napoléon avait fait ce cadeau à Duvernoy ensuite d'une audition où l'artiste s'était surpassé ; il ajouta la Légion d'honneur. Augustin avait gardé ce souvenir, et à la vente de 1839, Pauline Augustin l'avait racheté.

Les Anglais entrés en France à la suite des armées alliées, les Autrichiens, les Russes, les Prussiens constituent la plus grosse part de la clientèle du peintre. Entre 1815 et 1825, à des dates diverses, il a exécuté les miniatures du baron et de la baronne Van den Steen, de M. de Beck, conseiller de l'empereur de Russie ; du baron James de Rothschild, consul d'Autriche à Paris ; de Lady Elcho, de Madame Standish, de deux Mexicains, M. et Madame Arcos, venus de Quito, « à 4,000 lieues de Paris » ! Les distances émerveillent Augustin, il note pour un autre 7,000 lieues !

Puis ce sont Madame Rhyner, de Bâle ; un Anglais, M. Weld ; Lord Bentinck ; Lord Cortney, en travesti du XVI[e] siècle, pour un bal à la cour — le quadrille de Marie Stuart (?) ; un prince russe ; Lady Fitz-Herbert, aujourd'hui au musée Wallace ; le commandant Schultisse ; Lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre en France ; le comte (?) de Mecklembourg ; M. Sergenise, de Lima, le prince d'Ossuna, l'Honorable Curzon, Madame Pattle, de Calcutta, et vingt autres divers, venus de tous lieux et dont la première visite est pour l'atelier de la rue Croix-des-Petits-Champs.

Aux mêmes dates, les Français sont à peine égaux en nombre, et encore ne sont-ils point tous de l'aristocratie. On devine que l'astre d'Augustin pâlit pour les Parisiens. Il donne cependant M. Villeminot, préfet, et Madame ; le notaire Rousse, M. Rimondas, Madame Boulard, Madame Barbier, le comte Thibaut de Montmorency, avec une croix de Saint-Michel ; Madame de Rivocet ; une danseuse de l'Opéra, « prise pendant qu'elle faisoit une piroitte » ; le maréchal Victor, le comte de Vestamy, et des croquis de quarante autres, retrouvés dans un album de Giroux, où Madame Augustin avait disposé sans ordre les esquisses de son mari.

En 1820, sollicité de toutes parts, Augustin avait passé le détroit et était allé s'établir à Londres. Les Anglais installés à Paris lui avaient

donné espoir de gains considérables. Les croquis pris là-bas se sont égarés ; un seul nous reste : deux dames, dont l'une assise et accoudée à un guéridon ; dont l'autre est couchée sur le dossier d'un « paphos ». Augustin précise l'origine, il écrit : « Fait en Angleterre. » Comme cette seule mention exceptée, il ne parlera plus jamais de cette fugue, il y a lieu de penser que son art précis, un peu sévère, ne fût pas ce que les Anglais eussent attendu d'un Français. Ils en étaient restés à Danloux, à Violet, à Simon ; ceux qui voyageaient sur le continent avaient pris langue et s'étaient mis au diapason ; les autres ne comprirent point.

Après 1820, à soixante et un ans, Augustin perd de ses moyens. Il a dans les nouveaux venus des rivaux très déterminés. Ses qualités de jadis virent à la décadence ; il pousse maintenant trop loin le détail au détriment de l'ensemble. A travers ses loupes superposées, il voit menu ; ses coloris ont de la dispersion et de la raideur. C'est encore bien, ce n'est plus mieux. Un buste de Charles X, à M. Morgan, est en plein désarroi. On aura loisir de constater ce recul si l'on oppose entre elles deux œuvres de taille égale, le statuaire Calamard, de 1804, et l'homme lisant, de 1825. Le Calamard grêlé, traité avec une liberté savoureuse, est un David de la bonne marque. Chaussard en parlait encore en 1806, et assurait que c'était « la plus belle tête en miniature qui eût jamais été peinte ». L'homme assis de profil et lisant est, au contraire, le triomphe de la science pondérée et de la perfection lassante. Pas un ornement de la glace, pas un accident des vases de la cheminée, pas une lumière dans le fauteuil qui n'aient une valeur impérieuse et dominatrice. Or, c'est à la minute précise où le grand artiste perd un peu en talent et en pondération qu'il touche à la fortune. Ce n'est plus 200, 400 et 600 francs que lui valent de telles œuvres, c'est de 1,500, 2,000, 2,500 et jusqu'à 3,000 francs qu'il obtient. Avec mains, paysages ou mobilier, — accessoires pour dire son mot, — les Anglais ou les Améri-



J.-B.-J. AUGUSTIN

INCONNUE

Ébauche en grisaille

(A M. le baron de Schlichting)

Page 170

J.-B.-J. AUGUSTIN

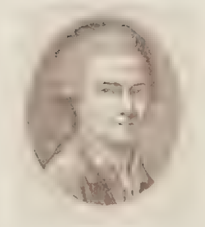
SON PORTRAIT PAR LUI-MÊME

A son arrivée à Paris en 1781

A M. Pierpont Morgan

Page 171

cains seuls peuvent se risquer à lui demander séance. En 1814, Augustin a reçu sa première médaille, qui équivalait à notre médaille d'honneur ; il avait eu la deuxième en 1806 ! On ne connaissait pas les carrières « subites » alors, voilà qui le prouve.



Pauline Augustin soutient son mari fatigué, et désolé de sa fatigue ; elle se prodigue en petits soins touchants. Si indissolublement liée à ses travaux, elle en était arrivée à se confondre et à le tromper lui-même. On soupçonne que cette main pieuse et plus jeune apportait un réconfort que le patron ne devinait pas toujours. Il y a, chez M. Jean de Richter, deux portraits au crayon, homme et femme, signés *Pauline Augustin, 1819,* qui nous renseignent sur les soumissions de l'élève à son professeur. C'était chose connue et admise alors, car, dans la notice nécrologique consacrée par le *Moniteur universel* à la mémoire du peintre, Pauline était présentée comme « une épouse qui doit à ses leçons le beau talent qu'elle a acquis ». Un temps vint, après 1830, où ni travail, ni sorties, ni lectures ne furent permis à Augustin. Infirme et perclus, il était une proie facile. Comment le choléra vint-il chercher dans son lit ce pauvre corps débilité et misérable qui se cachait? Le 13 avril 1832, il était mort; on l'enterra au Père-Lachaise.

Depuis quelques mois, il avait dû abandonner son logement de la rue Croix-des-Petits-Champs. L'Indicateur de Cambon le signale comme y habitant encore en 1831. Il était venu au nº 3 de l'impasse Conti, entre la Monnaie et l'Institut, chercher un coin plus tranquille. Lui mort, sa veuve avait continué à habiter là sept ou huit ans. C'est dans cette maison que les jeudi 19, vendredi 20 et samedi 21 décembre 1839 eut lieu, par le ministère de Ch. Paillet, commissaire-expert honoraire du Musée royal, la vente « des tableaux anciens et modernes des Écoles d'Italie, des Pays-Bas et de France, dessins encadrés, estampes en feuilles et en recueil, table en mosaïque, plâtres d'atelier, tabatières précieuses, miniatures et émaux peints par feu M. Augustin, le tout provenant de son cabinet »... L'exposition avait été publique du dimanche 15 au mercredi 18, de midi à quatre heures.

Les miniatures de la main d'Augustin figuraient au catalogue sous les numéros 98 à 126. Elles restèrent à Pauline Augustin, qui les racheta pour la plus grande part. L'émail de Joséphine, le chef-d'œuvre, aujourd'hui à M. de Coincy; le baron Denon, au baron de Saint-Joseph; le duc de Berry, au même; Frédéric Duvernoy, à M. Pierpont-Morgan; Madame F..., à M. Stettiner; le portrait d'Augustin en émail, regrets éternels pour le musée du Louvre, à M. Pierpont-Morgan, le général Westermann, à M. Fitz-Henry; Madame Tallien, à M. E. Taigny, avaient tous été repris par la veuve, qui les joignit à divers tableaux de maîtres, choisis parmi ceux que son mari affectionnait le plus. Elle n'eût point voulu cette vente, mais elle dut se plier aux exigences des héritiers naturels de son mari. Le nid était bousculé à jamais. Dumont eut, pour sauver ses reliques, le docteur Gilles, héritier de son petit-fils; Isabey, Madame Rolle, amie et héritière de sa petite-fille; Hall, Madame Dille. Ce qui restait d'Augustin et avait été préservé par sa femme, miniatures, albums de croquis ou d'études, listes d'œuvres, tout est parti de France; et non seulement ce que nous venons de dire, mais les intimités, les portraits de lui ou d'elle, la vue de l'atelier, les beaux-parents, tout, jusqu'aux souvenirs et aux papiers. Il ne reste chez nous que l'émail de Joséphine, le portrait de Calamard, l'émail de Denon, une tête de Bacchus en camée, un homme inconnu en manches de chemise, que garde l'un des héritiers, M. de Coincy.

Son sacrifice consommé, Pauline s'était retirée à Arras, où elle mourut en 1865, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

* * *

Augustin, qui n'a de maître que la nature, qui ne procède de personne, procède en fait de tout le monde. Glaucus très averti, il s'est approprié des recettes, s'est assimilé des intentions que d'autres avaient eues avant lui. Il ne fait que les transposer et les grandir. Au plein de sa réputation, il admet sur sa palette plus de vingt-cinq nuances diverses pour les chairs, quand, avant 1781, il se contentait d'une demi-douzaine. Il a

le *vermillon,* les *laques* garance, rose, brune et cerise, les *précipités* vert et rouge, le jaune d'or ; trois *ocres,* ceux de Venise, de Wolfenbüttel et l'ocre de rue ; les *terres* de Sienne, naturelle ou brûlée ; les *bruns,* le *bleu* d'outremer et de cobalt, le *mars* bistre et violet, le *bleu* de Prusse et le *noir* d'ivoire, qui reviennent dans la disposition banale des palettes, comme le « nez rond » et le « visage ovale » des passeports. Pour les fonds, quelques particularités : le *cobalt,* le *jonquille* n° 3, le *jaune* capucine, le *jaune* de Naples, avec, tout naturellement, le *noir* d'ivoire et le *bleu* de Prusse.

La marche de son travail n'est ni spontanée, ni très libérale ; ses débuts lui ont laissé une timidité. Tandis que Hall ou Dumont couvrent leur ivoire en cherchant l'effet général pour revenir ensuite sur les détails, Augustin aime à ne donner les tons définitifs du visage qu'une fois l'entourage à son point. Cependant, rien en lui n'est irréductible. Il y a, dans la collection Alphonse Kann, deux œuvres de la jeunesse du peintre, — disons de 1790 environ, — deux esquisses de groupes non terminées, dont l'une montre une mère et ses deux fils, l'autre un père et ses quatre filles. Dans ces bijoux, les têtes sont à leur point et se découpent très net sur le fond d'ivoire nu. Ces deux pièces proviennent, dit-on, de la famille d'Augustin, mais elles ne figurent point à son catalogue, ce qui serait une preuve en faveur de portraits de la famille proche, soit des Ducruet, soit d'Augustin ; en 1790, les Ducruet, ce serait bien tôt, et les Augustin n'ont pas de ces attitudes de seigneurs. Quoi qu'il en puisse être, ce sont là deux pièces d'un intérêt hors ligne. Toutes deux ont conservé leur écrin de support en cuir, avec le pied qui permettait de les dresser comme un chevalet sur une table ou une cheminée. Les listes du peintre n'ont pas conservé la mention de ces objets. S'agirait-il là « des filles réunies en groupe et les fils de la présidente Bernard », lesquels étaient en tout huit personnes, juste le nombre de figures comptées dans les deux esquisses de M. A. Kann ? Serait-ce la famille de ce M. de Persigny, huit personnes également, qui n'a jamais payé les 420 livres convenues pour le travail ? Rien ne le confirme, ni pour les uns ni pour

les autres, mais les noms importent peu si les miniatures sont des chefs-d'œuvre ; et elles le sont.

Pour sa préparation du portrait de Caroline de Naples, en 1808, même jeu encore. La tête seule sera poussée au centre d'un ivoire à peine touché par ailleurs. Son mode d'opération est bien celui des très anciens peintres en miniature, qui tantôt réservaient la tête et les mains de leurs personnages au milieu d'accessoires terminés, tandis qu'ils ne donnaient que les visages et mettaient l'entourage à l'unisson. C'est d'impulsion, au hasard, qu'il tient ces marches opposées, suivant la lumière qu'il a ou les facilités de pose qu'il rencontre. Dans les groupes, il convenait d'avoir d'abord toutes les figures ressemblantes, car les fonds une fois terminés, la moindre physionomie manquée détruisait et ruinait l'ensemble. L'esprit méthodique d'Augustin faisait entrer tous ces aléas en ligne de compte, il était de ceux qui n'aiment ni tâtonner, ni attendre les réussites fortuites.

Ce tour de force des groupements, qui en désarçonnait tant d'autres, est pour lui un excitant. Il s'y prenait adroitement, en préparant l'un



après l'autre chacun de ses personnages dans la pose arrêtée sur le croquis général. Ensuite, au moyen de calques, il les disposait avec élégance et mariait leurs attitudes entre elles. C'est toute la raison de ces études de cheveux, de mains, de robes, de ces croquetons à la mine de plomb déterminant les allures respectives des modèles. Certains ne se pourraient

J.-B.-J. AUGUSTIN. — MADAME DE KERCADO

(A M. Stettiner)

Page 174

GOUNOD (?) ou DUBOURG (?). — INCONNUE

(A M. le comte Mimerel)

Page 17

comprendre s'ils devaient figurer seuls dans une miniature; ils ont des de [illegible] pour des solitaires.

Nous l'avons dit, la coiffure est une de ses préoccupations ; il fixe la forme éphemère, qui serait sûrement perdue à la pose survante. Ces documents sur nature, il les multiplie à un point que bien peu de portraitistes avaient tenté avant lui ; malgré qu'il le nie, Ingres aura demandé à Augustin tant de pratiques, que les contemporains même en conviendront. Voilà où la gloriole un peu trop répetée « d'élève de la nature » trouverait son excuse. Obligé de tout prendre au modele, puisque les ficelles d'atelier lui manquent, Augustin n'omet aucun détail et n'esquive aucune difficulte. Il ne fera point, à l'aide de subterfuges et de roueries, disparaître les mains de son modele, comme un écolier cachant son livre de leçons; il donne, au contraire, une prééminence à la main ; il la veut elegante, souple et bien à sa place. Toutes les pages de ses cahiers contiennent des études de ce genre, non de mains quelconques, mais de mains d'un modèle déterminé. Les mains ont pour lui un esprit singulier, leur personnalité propre ; elles ont des qualités plastiques et des qualités morales ; elles sont franches, fausses, accueillantes ou réservées. A distinctions égales entre deux femmes, la main est la démarcation sûre et l'annonce de la race. Augustin, qui sait admirablement faire exprimer à une tête les petites préoccupations interieures, demande à la main



comprendre s'ils devaient figurer seuls dans une miniature; ils ont des déhanchements inexplicables pour des solitaires.

Nous l'avons dit, la coiffure est une de ses préoccupations ; il fixe la forme éphémère, qui serait sûrement perdue à la pose suivante. Ces documents sur nature, il les multiplie à un point que bien peu de portraitistes avaient tenté avant lui ; malgré qu'il le nie, Ingres aura demandé à Augustin tant de pratiques, que les contemporains même en conviendront. Voilà où la gloriole un peu trop répétée « d'élève de la nature » trouverait son excuse. Obligé de tout prendre au modèle, puisque les ficelles d'atelier lui manquent, Augustin n'omet aucun détail et n'esquive aucune difficulté. Il ne fera point, à l'aide de subterfuges et de roueries, disparaître les mains de son modèle, comme un écolier cachant son livre de leçons; il donne, au contraire, une prééminence à la main ; il la veut élégante, souple et bien à sa place. Toutes les pages de ses cahiers contiennent des études de ce genre, non de mains quelconques, mais de mains d'un modèle déterminé. Les mains ont pour lui un esprit singulier, leur personnalité propre ; elles ont des qualités plastiques et des qualités morales ; elles sont franches, fausses, accueillantes ou réservées. A distinctions égales entre deux femmes, la main est la démarcation sûre et l'annonce de la race. Augustin, qui sait admirablement faire exprimer à une tête les petites préoccupations intérieures, demande à la main

bien plus encore. Toutes les coquettes de marque savent ceci, mais il en coûte beaucoup d'argent de se vouloir des mains. On y tient si l'on est Madame de Montalivet, la reine Caroline, Mademoiselle Bianchi, Lady Elcho ou la duchesse d'Angoulême. Chez cette Lady Elcho, dont une esquisse au crayon sur ivoire est chez M. Morgan, les mains révèlent une âme indolente et endormie. Les mains sur le cœur qu'on lui voit sont d'essence romantique; l'idée en vient, comme on disait, de la Vénus de Médicis en plâtre installée dans l'atelier du maître. Elles seront pour lui comme une signature, et ceci, il l'a avant que Girard ou Isabey y eussent songé. Dès 1790, il a mis cette formule dans son petit arsenal de secrets, et il l'exploite volontiers. En 1792, il place à la hauteur du sein gauche l'une des mains, fouilleuses et gamines, de la petite dame au chapeau pointu retrouvée dans la collection Fitz-Henry ; l'autre s'est laissée choir négligemment le long de la jupe. Sans doute on sent que le brave artiste n'a point indéfiniment des gestes à ses souhaits, et qu'il évolue dans une fourniture restreinte. Pour bien dire, même, il a toujours un peu de crainte, car, la main manquée, tout est à reprendre. Sans mains, un portrait c'est tant; avec mains, c'est le double. En réalité, une figure et deux mains sont trois portraits, en travail et en recherches.

Il tient la chevelure pour fort importante aussi ; il sait combien un arrangement, relevé ou bas, transforme une physionomie ; il reconnaît donc aux cheveux une signification tout aussi difficile à surprendre dans son terme vrai que les traits d'un visage. On appelle, en sa présence, le maître coiffeur, et c'est ce qu'il trouve bien qu'on adopte. Tout aussitôt il prend son crayon et ses pinceaux, et, sur un papier jaunâtre, il fixe, ainsi qu'en une photographie, le modèle adopté. Faut-il répéter que ses albums sont remplis de ces têtes coiffées, compliquées ou simples ? Simples pour Caroline de Naples, Pauline Borghèse ou la princesse de Schwarzenberg ; compliquées, empanachées, fleuries, comme plus tard sous la Restauration, pour les Anglaises, pour les rastaquouères du Chili ou du Brésil, même pour les dames de la duchesse de Berry, entre autres cette belle marquise de Podenas, une des femmes d'honneur, dont le front est un par-

terre de marguerites et de roses. Tant de mal qu'il se donnât à conserver aux brunes leur piquant, aux blondes leur langueur, il ne trouvait pas grâce devant les écrivaillons : « Augustin fait très bien la miniature, expriment béatement les *Petites Vérités,* mais ses portraits n'ont point d'expression et manquent généralement de vigueur. » Dirait-on plus de sottises en moins de mots ? Ceux qui les écrivent ont soin d'ailleurs de se qualifier « une société d'envieux, d'intrigants et de cabaleurs », sous lesquels il n'est point difficile de deviner Sylvain Maréchal et Fabien Pillet. Cela n'a donc aucune importance, car reprocher son manque de vigueur à l'artiste qui nous a donné Calamard ou Duvernoy, qui a peint en des formats microscopiques des tableaux complets, avec personnages de second plan, paysages de fond et architecture, ce n'est que bête. Car, ce paysage, il ne le prend pas à la façon de certains, sur des paravents, au petit bonheur, il s'en va l'étudier sur place s'il faut, et ses esquisses ont, sur ce point spécial, une ampleur et une vérité que les plus braves de son temps ignorent ou dédaignent. Un de ses cahiers renferme une vue de la ville de Montdidier qui est un morceau incomparable. Il faut remonter à Jean Fouquet ou descendre jusqu'à nous pour retrouver rien qui cadre avec cette œuvre attachante et imprévue. Eût-il voulu composer des scènes à la Blarenberghe, il aurait été, là aussi, l'un des premiers. Par amusette quelquefois, ainsi que dans un remarquable portrait de Mademoiselle Bianchi, cantatrice italienne de l'Opéra-Bouffe, peint par lui en 1802, il demande à un autre, Mérimée le père, une vue de la campagne romaine. Mais, très sûrement, Mérimée n'a fourni que le dessin, Augustin l'a traduit en miniature.

Sa célébrité lui avait valu d'ardentes jalousies; il était de ceux à qui les ratés ne pardonnent guère, parce que, le trouvant brave homme et tout simple, ils se mettent sur le même pied que lui et s'étonnent de n'être pas au moins ce qu'il est. Toutefois, ses admirateurs et ses amis se présentaient en cohorte plus serrée. La notice nécrologique du *Moniteur,* à la date du 8 mai 1832, trois semaines après sa mort, n'exagère point en le présentant comme un brave cœur, obligeant et doux envers les qué-

mandeurs de conseils. Hall et Dumont, et combien d'autres ! s'étaient formellement écartés des importuns; ils composaient leurs œuvres dans le silence et la retraite. Ils eussent cherché la pierre philosophale qu'on n'eût pu les voir ni mieux cachés ni plus sévèrement défendus contre les indiscrétions. Sollicité par son jeune compatriote Isabey, Dumont l'avait bonnement éconduit. Augustin est tout le contraire. A trente ans, après dix ans seulement de séjour à Paris, il a un atelier et des élèves. Un même compte déjà, Jean-Antoine Pinchon, fils des Pinchon qui l'ont accueilli et hébergé lors de son arrivée à Paris. Jean-Antoine sortait de l'atelier de Vincent; Augustin le mit à la miniature. De 1795 à 1800, Pinchon expose à tous les Salons. L'une de ses pièces de début, naïve encore et assez gauche, et signée J. Pinchon, 1795, représente un mirliflor de l'an IV, dont on a voulu faire un Fouquier-Tinville jeune. La date semble éliminatoire, car, en 1795, où est Fouquier ? A six ans de là, Pinchon aura pris des forces, et son talent s'étant affirmé, il part pour la Russie, où les Français sont assurés d'un bon accueil.

En 1801, J.-A. Pinchon est peintre d'Alexandre Ier et de l'impératrice Élisabeth. Le comte J.-S. Chérémetieff possède de Pinchon les portraits de l'Empereur et de sa femme peints vers ces époques; ce sont des constatations décisives; Pinchon est un élève remarquable d'Augustin. Au cas où ces médaillons fussent restés anonymes, il n'eût point été sot de songer au maître. La signature est là, mais elle a du vague, car en 1904, à Pétersbourg, lors d'une exposition où figuraient les deux miniatures, Pinchon se nommait *Pinchow*, et l'on en faisait un Anglais !



Dans sa garçonnière étroite du 22, rue Saint-Étienne, Augustin

n'avait guère moyen de [illegible] des élèves en nombre; une jeune fille eût acquis mauvais renom de s'y risquer. Il fallait donc que, pour celles-ci, il se déplaçât et courût le cachet à domicile, ce qui lui faisait perdre un temps énorme. Il avait eu, de cette sorte, diverses élèves femmes. Alexandrine [illegible] entre autres, l'une des premières, qui habitait assez près, rue [illegible]ville, et qui exposa, en 1796 et 1799, des cadres de miniatures dont Augustin eût pu réclamer une bonne part. Puis il avait dirigé les travaux de Mademoiselle Chacerré Beaurepaire, rue Neuve-Égalité; mais celle-ci habitait avec ses parents, et ses visites à l'atelier se passaient en présence de la mère. Rien ne nous est resté de Mademoiselle Chacerré, qui envoie pourtant de nombreuses miniatures aux Salons de 1798, 1799 et 1800. Entre 1800 et 1827, elle disparaît et tout à coup, après ces vingt-sept ans, elle revient sous le nom de Madame Gaillard. Sa disparition s'explique ainsi : après 1800, elle s'est mariée, a eu des enfants à élever et s'est consacrée à leur éducation. Puis le ménage eut des gênes et l'on dut reprendre le collier de misère; cependant, rien qui marque, sauf, en 1817, un passage au Salon.

Une autre élève fut Henriette-Césarine-Flore Davin, mais celle-là est, dès l'origine, une femme mariée qui travaille pour vivre. Elle est née en 17[illegible] et mourra en 1844. Ce qu'elle demande à Augustin, c'est bien moins un perfectionnement dans l'art de miniature, qu'une gymnastique d'enseignement. Césarine Davin expose de 1798 à 1819; elle débute par des portraits qu'elle a soin de nommer : la citoyenne Saulantin, femme d'un [illegible]; sous le titre *Amour paternel* et *Amour maternel*, elle [illegible]

[illegible] Thomas, 3 et 36. En 1800, elle peint un de ses enfants au milieu d'un paysage, elle provoque la « sensibilité » dans un sujet : « Une jeune personne affligée du sort de Clarisse Harlowe, dont elle lit le testament. » En 1801, c'est le portrait du citoyen Suvée, directeur de l'École

J.-B.-J. AUGUSTIN. — INCONNUE.

n'avait guère moyen de loger des élèves en nombre; une jeune fille eût acquis mauvais renom de s'y risquer. Il fallait donc que, pour celles-ci, il se déplaçât et courût le cachet à domicile, ce qui lui faisait perdre un temps énorme. Il avait eu, de cette sorte, diverses élèves femmes, Alexandrine Orcelle entre autres, l'une des premières, qui habitait assez près, rue Hauteville, et qui exposa, en 1796 et 1799, des cadres de miniatures dont Augustin eût pu réclamer une bonne part. Puis il avait dirigé les travaux de Mademoiselle Chaceré-Beaurepaire, rue Neuve-Égalité; mais celle-ci habitait avec ses parents, et ses visites à l'atelier se passaient en présence de la mère. Rien ne nous est resté de Mademoiselle Chaceré, qui envoie pourtant de nombreuses miniatures aux Salons de 1798, 1799 et 1800. Entre 1800 et 1827, elle disparaît, et tout à coup, après ces vingt-sept ans, elle revient sous le nom de Madame Gaillard. Sa disparition s'explique ainsi : après 1800, elle s'est mariée, a eu des enfants à élever et s'est consacrée à leur éducation. Puis le ménage eut des gênes et l'on dut reprendre le collier de misère ; cependant, rien qui marque, sauf, en 1817, un passage au Salon.

Une autre élève fut Henriette-Césarine-Flore Davin, mais celle-là est, dès l'origine, une femme mariée qui travaille pour vivre. Elle est née en 1773 et mourra en 1844. Ce qu'elle demande à Augustin, c'est bien moins un perfectionnement dans l'art de miniature, qu'une gymnastique d'enseignement. Césarine Davin expose de 1798 à 1819 ; elle débute par des portraits qu'elle a soin de nommer : la citoyenne Sallantin, femme d'un acteur de Feydeau; sous le titre *Amour paternel* et *Amour maternel,* elle montre son mari et deux de ses enfants, elle-même et son dernier-né. Madame Davin se peut réclamer d'Augustin sans craindre la médisance; d'ailleurs, le *Mercure de France* de 1802 la prend pour un homme et la célèbre au masculin. Successivement elle habite rue du Doyenné, rue des Filles-Saint-Thomas, 3 et 56. En 1800, elle peint un de ses enfants au milieu d'un paysage; elle provoque la « sensibilité » dans un sujet : « Une jeune personne affligée du sort de Clarisse Harlowe, dont elle lit le testament. » En 1801, c'est le portrait du citoyen Suvée, directeur de l'École

française de Rome, plus « un enfant préférant les armes à tous les objets de son instruction ». Mais, comme on l'a déjà dit, le but de Césarine Davin était bien moins de produire que d'enseigner. Elle avait ouvert, 5, rue d'Orléans, un atelier de dessin et de peinture pour dames, qui fut l'un des plus suivis sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, et qui ne ferma qu'en 1844. Par ce fait, elle fit une rude concurrence à son maître.

Par Madame Davin et par Sophie-Clémence Delacazette, l'art d'Augustin pénétra dans l'éducation des femmes du monde et créa une tendance dont les générations qui suivirent subirent très longtemps l'exclusivisme. Sophie Delacazette avait d'abord pratiqué pour son compte. Sur son début, elle a travaillé à l'atelier de Regnault, puis elle vint chez Augustin, alors marié et installé plus à l'aise 15, place des Victoires. Elle est l'aînée de Madame Davin, étant née à Lyon en 1774; mais elle ne figure aux Salons qu'à partir de 1806; elle y sera encore en 1838, et mourra très vieille dame, en 1854. L'un de ses portraits les plus connus fut cette Signora Barilli, cantatrice italienne, représentée en robe de soie et tenant une partie de musique, dont Masquelier grava une estampe tout à fait séduisante. C'est bien là de l'Augustin, et non dans ses mauvais jours. Elle a signé *Sophie Cl. Delacazette, 1814,* une miniature aujourd'hui au Louvre, qui ne rappelle pas la Barilli, à beaucoup près. Ses succès d'artiste lui vaudront une médaille de 2e classe en 1819 et en 1839. Pour ses envois aux expositions, elle choisit des acteurs : en 1806, Mademoiselle Crespi ; en 1808, Garat, M. et Madame Barilli ; Madame Morandi, dans le rôle de Suzanne. A part M. Angelo, secrétaire-interprète à la légation ottomane en 1810, elle ne nomme personne qui n'appartienne au théâtre.

Lorsqu'on aura indiqué : Madame Marie Jaser, laquelle se réclame de trois maîtres, Augustin, Isabey et Aubry, et peint d'assez ordinaires figures, ouvrages de dame visiblement contrainte par ses professeurs ; quand on aura signalé Fanny Charrin, dite Fanny tout court, aperçue chez Leguay, ce sera bien tout ce qui vaut une phrase parmi les élèves d'Augustin. Fanny a été présentée par le patron en une esquisse hâtive, sur ivoire,

au beau milieu d'un parc à allées terminé par un temple de l'Amitié. Fanny Charrin est une brune décidée qui a, dans ce petit tableau, pris l'attitude d'un chef commandant l'assaut. Fanny, cependant, ne commande rien, elle indique simplement de la main le temple de fond, campé au faîte d'un tertre. Elle a écrit, sur le sable d'une allée : « La reconnaissance m'y conduit. » Sur le fronton du temple, on lit cette légende : « Temple de l'Amitié. Fanny en connaît toutes les issues. » Travaillant pour une artiste, Augustin s'est contenté de préparer, à l'aquarelle, les terrains et le paysage. La tête et les mains de la jeune femme sont fort avancées et presque définitives. C'est très souvent qu'il entoure ainsi un visage terminé d'accessoires en vrac, telle la peintresse adorable de la collection Alphonse Kann. Celle-ci est une très jeune personne, occupée à faire sa palette. Elle a un maintien sévère et froid. Grâce à la pratique très libre, ce morceau passerait pour l'une des plus concluantes études ; on sent que ce pourlécheur a, s'il veut, des crâneries de pinceau tumultueuses et aussi franches que celles de Hals. Le reste des élèves d'Augustin sont des oisives demandant à la miniature ce que d'autres réclament du clavecin ou de la harpe, une manière de tuer le temps. Certaines, parfois, ont un moyen talent : Madame de Silvy, Madame Chardon, née Vernisy ; Madame Dumény, Madame de Nettancourt; même, puisqu'il faut tout dire, Henriette-Sophie de La Fontaine, dame de Coincy, fille d'une sœur de Madame Ducruet mère, donc cousine d'Augustin, par alliance. Celle-ci est avant tout une maman. Elle est née en 1763, et quarante ans après, en 1805, elle a huit enfants, tant fils que filles, qu'elle aligne en brochette sur le couvercle d'une boîte d'or. L'idée de la composition venait d'Augustin ; il en avait cherché le sujet; mais ce qu'il imagina, dès l'abord, montrait Madame de Coincy au milieu d'une marmaille indisciplinée, dans un croquis sommaire. Le croquis d'Augustin, la boîte de Madame de Coincy sont, à cette heure, en la possession de M. Morgan, collectionneur inexorable.

Une de ces élèves femmes fut le chef-d'œuvre de l'atelier Augustin ; par malheur, elle sort un peu de notre cadre. De son nom de fille, c'était



Lizinska Rue, devenue Madame de Mirbel. Un tel nom d'artiste suffit à la gloire d'un professeur et à l'illustration d'une école. Sous la Restauration, le renom de Madame de Mirbel éclipsa un peu celui de son Mentor. Depuis Madame Vigée et Madame Guiard, aucune femme n'avait tenu pareille situation chez nous.

Pour les élèves hommes, l'atelier d'Augustin est une famille. Le maître a ses disciples de prédilection, choisis parmi les pauvres, qu'il loge parfois. Ce sont là les adoptions sentimentales des ménages sans enfants. En 1804, c'est Alexandre de La Tour, dont le nom passera aux livrets des Salons de 1804-1810, sans beaucoup soulever d'enthousiasme. Or, l'adresse que donne La Tour, c'est d'abord le 15 de la place des Victoires, puis le 25 de la rue Croix-des-Petits-Champs. De ce garçon un peu effacé, bien peu de chose à dire ; il est le chien fidèle, le complaisant, celui qui sait où tout pose, et se trouve là pour le donner. Si le patron est fatigué ou s'il travaille, si Madame Augustin est retenue près des jeunes filles, La Tour surveille les jeunes gens, et, au besoin, risque un conseil. Augustin est fier de n'avoir pas eu de maître ; il n'est pas moins fier de montrer aux autres ce qu'il sait. En 1806, G.-E. Lami s'ajoute à La Tour ; c'est un pauvre diable sans nulle santé, sans ressources, qui s'attache éperdument à ce couple du bon Dieu. Lami n'expose qu'une fois, un portrait de M. Delor, au Salon de 1806 ; ce n'est guère, mais les services qu'il rend sont appréciés, et il sera tantôt plus indispensable que La Tour.

C'est environ le temps où le vicomte Henri Desfossez fit chez Augustin une station de quelque longueur, comptée pour un sauvetage. Desfossez, en effet, a été officier autrefois ; il avait trente-six ans en vendémiaire

J.-B.-J. AUGUSTIN

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

(A M. de Coincy)

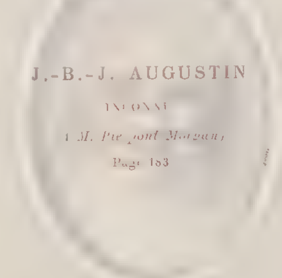
Page 182

[illegible] l'illustration d'[illegible]. Sous la Restauration, le renom de Madame de M[illegible] éclipsa un peu celui de son Mentor. Depuis Madame Vig[illegible] et Madame Guiard, aucune femme n'avait tenu pareille situation chez nous.

Pour les élèves hommes, l'atelier d'Augustin est une famille. Le maître a ses disciples de prédilection, choisis parmi les pauvres, qu'il loge parfois. Ce sont là les adoptions sentimentales des ménages sans enfants. En 1804, c'est Alexandre de La Tour, dont le nom passera aux livrets des Salons de 1804-1810, sans beaucoup soulever d'enthousiasme. Or, l'adresse que donne La Tour, c'est d'abord le 15 de la place des Victoires, [illegible] le 25 de la rue Croix-des-Petits-Champs. De ce garçon un peu [illegible], bien peu de chose à dire ; il [illegible] le chien fidèle, le complaisant, celui qui sait où tout pose, et se trouve [illegible] le donner. Si le patron est fatigué ou s'il travaille, si Madame [illegible] retenue près des jeunes filles, La Tour surveille les jeunes [illegible], risque un conseil. Augustin est fier de n'avoir pas [illegible] n'est pas moins fier de montrer aux autres ce qu'il sait. [illegible] s'ajoute à La Tour, c'est [illegible] pauvre diable sans nulle [illegible], qui s'attache [illegible] couple du bon Dieu. [illegible], un portrait de M[illegible] Salon de 180[illegible] [illegible] qu'il rend sont [illegible]

an VIII, et s'était, dans sa jeunesse, un peu toqué de Greuze et de Hall, qu'il démarquait sans pudeur.

Hall, en 1804, après la violente rupture de 1793, c'était, comme pour nous Winterhalter, un fossile. Une légende, qui ne lui valait pas grand'chose alors, voulait qu'il fût allé au Temple pour y peindre le Roi, la reine et le Dauphin. Cela faisait un de plus, car on sait la légion de peintres qui se targuèrent de pareille audace, vingt ans après ; on les vit presque aussi nombreux que les preneurs brevetés de la Bastille ; mais Desfossez avait brodé sur son cas ; on parlait de boîte à double fond où l'on avait cloué les portraits pour les sortir du Temple. Après coup, tout cela est bel et bon, et n'intéresse que les romanciers historiques, dont nous avons, à cette heure, bon nombre. La vérité est que Desfossez n'a pas un talent énorme et que sa personnalité fuse, à droite ou à gauche, suivant la direction du vent. Ce que nous savons de l'une de ses manières est assez bizarre. Il avait regardé Gault de Saint-Germain, Sauvage ou Bourgeois lorsqu'en 1791, il peint sur une boîte le profil opalin, transparent, d'une jeune femme qu'on crut être la princesse de Monaco, née de Choiseul. La pièce est aujourd'hui à M. Alphonse Kann ; elle est signée H. D., 1791. Elle montre un très distingué petit museau de dame coiffée et poudrée en boucles cascadeuses, avec une coiffe de linon à l'orientale, nouée sur le front. Cette symphonie de blancs a de l'étrangeté et de la saveur, sans plus. Mais après ? Pour la période où Desfossez trouve Augustin et se met à le parodier, comme il l'avait fait pour Greuze, pour Hall et pour Sauvage, quels documents ? Aucun qui donne la sécurité. Augustin adore ces adhésions formelles à son talent ; il sait gré à Desfossez de l'avoir à ce point admiré et suivi, et de le refléter comme une glace. D'ailleurs, leur intimité dura peu ; sans qu'il eût pu désen


J.-B.-J. AUGUSTIN
INCONNU
(à M. Pierpont Morgan)
Page 153

an VIII, et s'était, dans sa jeunesse, un peu toqué de Greuze et de Hall, qu'il démarquait sans pudeur.

Hall, en 1804, après la violente rupture de 1793, c'était, comme pour nous Winterhalter, un fossile. Une légende, qui ne lui valait pas grand'-chose alors, voulait qu'il fût allé au Temple pour y peindre le Roi, la Reine et le Dauphin. Cela faisait un de plus, car on sait la légion de peintres qui se targuèrent de pareille audace, vingt ans après; on les vit presque aussi nombreux que les preneurs brevetés de la Bastille; mais Desfossez avait brodé sur son cas; on parlait de boîte à double fond où l'on avait cloué les portraits pour les sortir du Temple. Après coup, tout cela est bel et bon, et n'intéresse que les romanciers historiques, dont nous avons, à cette heure, bon nombre. La vérité est que Desfossez n'a pas un talent énorme et que sa personnalité fuse, à droite ou à gauche, suivant la direction du vent. Ce que nous savons de l'une de ses manières est assez bizarre. Il avait regardé Gault de Saint-Germain, Sauvage ou Bourgeois lorsqu'en 1791, il peint sur une boîte le profil opalin, transparent, d'une jeune femme qu'on crut être la princesse de Monaco, née de Choiseul. La pièce est aujourd'hui à M. Alphonse Kann; elle est signée H. D., 1791. Elle montre un très distingué petit museau de dame coiffée et poudrée en boucles cascadeuses, avec une coiffe de linon à l'orientale, nouée sur le front. Cette symphonie de blancs a de l'étrangeté et de la saveur, sans plus. Mais après? Pour la période où Desfossez trouve Augustin et se met à le parodier, comme il l'avait fait pour Greuze, pour Hall et pour Sauvage, quels documents? Aucun qui donne la sécurité. Augustin adore ces adhésions formelles à son talent; il sait gré à Desfossez de l'avoir à ce point admiré et suivi, et de le refléter comme une glace. D'ailleurs, leur intimité dura peu; sans qu'il eût pu désen-



24

combrer sa manière des leçons trop bien sues, Henri Desfossez mourait en 1808, à peine âgé de quarante-quatre ans, ne laissant de lui que des portraits vagues, qu'on a coutume de reporter à Augustin dans ses jours de faiblesse.

Nous avons déjà trouvé Fontallard, ci-devant, à propos de Hall ; ce n'était pas dans sa phase glorieuse ; mais il faut tenir compte aux gens des temps où ils vivent. Lorsque Jean-François-Gérard Fontallard repassait en couleur les Hall dégradés, c'était à la sollicitation de marchands ou même de parents que les visages d'ancêtres un peu ruinés offusquaient très fort. Mais Fontallard, élève — et l'on pourrait justement dire le meilleur élève — d'Augustin, eut d'autres mérites que celui de rapetasseur d'œuvres et de rebouteur de tares. De huit ans moins âgé que Bonaparte, et comme lui lieutenant d'artillerie en des moments où l'on ne « moisissait » pas dans un grade, il avait démissionné en 1805, par dépit de n'être pas colonel au moins. S'il ne l'était pas, la faute en fut un peu à lui-même, qui préférait trop ostensiblement le crayon à l'épée, et qui le chantait sur tous les tons. Pourtant, lui était de famille militaire, né à Mézières en 1777, d'un père capitaine de grenadiers et chevalier de Saint-Louis. Toute son enfance s'était passée à entendre célébrer les exploits de guerre. En 1795, il lui manqua des années. Il touchait à ses vingt ans au beau moment des campagnes du Directoire ; les bonnes places ne traînèrent pas. Avec du feu sacré, il se fût tiré d'affaire, mais il en manquait à fond, sauf qu'on l'aperçût dans l'atelier de David, où son uniforme faisait sensation. Il habitait 1, rue Saint-Martin et sortait à peine des écoles lorsque, au Salon de 1798, il exposa un portrait en pied. Déjà il avait fréquenté Augustin ; il aimait dans celui-ci la marche assurée, le calme audacieux et son joli mépris de la difficulté. Aux murs de l'atelier d'Augustin, il revoyait le portrait du patron daté de 1795, et il se persuadait que, même en taille de nature, cela n'eût pu être mieux. En 1799, dans un portrait de femme hors des dimensions reçues, il avait surtout cherché à produire cet effet et à donner l'impression d'une grande peinture. En 1801, avec un homme jouant de la harpe ; en 1803, avec un sujet léger, « une nymphe essayant la flûte de Pan », mêmes tentatives. Pas de batailles rangées qui le pussent

passionner autant que ces « succès frivoles ». Dans le courant de 1803, en prévision de quitter le service, qui lui était devenu la pire corvée, il était allé se loger au 18 de la rue Saint-Denis. De là, il envoyait au Salon son propre portrait en grand format (1806), plus des cadres où figurait le général R..., membre de la Légion d'honneur. Jean-François Fontallard est marié alors, car, lorsqu'il exposera, en 1810, le portrait de « M. G..., ancien capitaine invalide, et de sa petite-fille », il s'agit du père Gérard et la fille de Fontallard. Quant à son fils Henri, — lequel sera artiste à son tour et deviendra le caricaturiste Henri Fontallard, — on le voit au Salon de 1812, jouant de la flûte. Ce portrait excellent, et si près d'Augustin en tout, appartient au descendant du peintre, M. Bugnicourt, peintre lui-même.

Par cette miniature de jeune garçon et par un portrait de femme, plus petit, conservé chez M. le comte Mimerel, et qui est bien l'effigie la plus résolue, la plus impertinente qu'on voie, Fontallard exprime tout ce qu'il doit à son maître. La figure de femme, surtout, est la révélation d'un talent à la fois minutieux et large, que très peu d'artistes sauraient montrer. La dame, avec sa figure lourde, hommasse, ses cheveux emberlificotés de diadèmes, tendus comme des cordes à violon, avec ses bijoux, ses satins de boulangère parvenue, présage les Ingres de notre époque. Malice, ironie d'abord, conscience ensuite et philosophie, tout s'est donné rendez-vous dans ce petit morceau de très grande façon. Petit art ceci ? Ne le disons jamais, ce serait une sottise. Quel professeur, cet Augustin, lorsqu'un élève lui venait avec la solide assise prise chez le citoyen David !

La carrière de Fontallard fut longue, trop longue peut-être pour son renom. A la fin de sa vie, en 1858, il en était aux partis pris de colorations dont les vieillards sont coutumiers. Il peignait lie de vin, et c'est un peu sur ces choses décadentes que notre génération le juge avec injustice. Fontallard fut un miniaturiste de premier plan, mais, à l'exemple de son patron, il collectionnait. Il recherchait avant l'heure, avant les Goncourt, les vases de vieux Japon, les images qui devinrent, longtemps



après, une passion d'inoccupés et de snobs. Qui nomme jamais Fontallard à propos du Japon ? Qui sait même que la plupart de ses miniatures étaient peintes avec des produits d'Extrême-Orient? Ce n'avait pas été d'ailleurs le meilleur de son affaire, car c'est de ces produits exotiques que ses œuvres tenaient leur aspect barbouillé et sale tout à la fois. Ce fut un sauvage. Son atelier était aux Batignolles, et lorsqu'il y mourut en 1858, personne de la famille n'était plus là. Sa femme et ses deux fils, morts tous trois ; ses petits-fils voyageaient au loin. Les études, les papiers, les japonaiseries, accumulés par lui pendant quarante ans, s'envolèrent à vil prix. Son souvenir lui-même ne tarda point à disparaître. Pourtant, avec Madame de Mirbel, morte en 1849, il avait été le véritable continuateur et souvent le rival d'Augustin, dans l'art de la miniature française. Combien de seigneurs moindres ont leur statue !

Ni Antoine Pennequin, de Douai, autre enfant chéri de la maison ; ni Alexandre de Lestang-Parade, Provençal exubérant, lui aussi adonné à la « grande miniature » ; ni Palun d'Astorg, ou Wagon, ou Sicurac, n'atteindront au niveau de Fontallard. De ceux-là, Pennequin, dont le domicile est rue de La Harpe, disparaît de la circulation en 1806. Lestang-Parade, venu d'Aix, qui expose entre 1803 et 1812, qui donne un portrait équestre de Napoléon, une actrice dans le rôle de Ninon, et qui aura une célébrité moyenne, ne franchit jamais la barre fatale. Palun d'Astorg, rue Helvétius, 48, meurt très jeune. Wagon ne se produit pas ; quant à Sicurac, né à Cadix, mort en 1832, il ne prend à Augustin qu'un peu de grammaire. Par contre, Dupré, le graveur en médailles, lui devait le meilleur de soi ; c'était une des plus nobles formations d'ar-

tiste qu[illegible] de l'atelier d'Augustin. Ce dernier en ressentait

[illegible]

du [illegible]

Ici un problème. Qui donc pourrait être cet Augustin, dit Dubourg, né à Saint-Dié, lui aussi, lequel se montre à Paris concurremment avec Jean-Baptiste, et que les historiens de la [illegible] tiers avec lui ? Sur ses origines, tout est brumeux [illegible] de 17[illegible] une mention égarée dans le supplément du livret [illegible] Dubourg (Augustin, dit), né à Saint-Diez, département des Vosges, rue François, n° 131. » Bien que ceci nous rassure sur son état civil, Dubourg n'est pas Augustin, puisque, à cette date, Jean-Baptiste habite au n° 22 de la rue Saint-Étienne. En 1791, à l'époque où Dubourg débute au Salon des Artistes libres, rue de Cléry, son adresse est rue des Prouvaires; l'autre est encore au café David, rue Saint-Honoré. Le départage est donc définitivement établi : Augustin dit Dubourg, lequel signe *Dubourg*, quoique venu de Saint-Dié aussi, n'est pas J.-B. Augustin. Est-il son frère ? Pas [illegible] [illegible] deux artistes est le même. Jean-Baptiste expose comme l'autre, en 1791, rue de Cléry, pour la première fois, il envoie un cadre de miniatures sous le n° 104 du livret : Dubourg, un autre cadre de 18 pouces sur 15, sous le n° 132.

De ce côté, l'hésitation n'est plus possible, et désormais nous n'entendrons plus prononcer « que Augustin et Dubourg, c'est la même chose ». Que Dubourg soit un parent de l'autre, il y a vraisemblance moyenne. Le [illegible] que Augustin n'est pas courant, même à Saint-Dié. Pour la [illegible] respective, on aurait [illegible] de décision, et de cette [illegible] la confusion. Heureusement, les signatures sont là. Chez M. [illegible] une miniature, possiblement [illegible] à la rue de Cléry en 1791 [illegible]

[illegible]

[illegible]elle, il n'y a pas à se tromper : *Augustin Dubourg, 17[illegible]* y est inscrit en lettres d'or. C'est le mode employé par Dubourg pour se distinguer ; il signe à l'or : J.-B. Augustin, à [illegible] de Chine. *Dubourg*, seulement sur un portrait de femme laide, au grand nez, à la bouche trop fendue [illegible]

C.-G.-A. BOURGEOIS

MADAME [illegible]

[illegible]

[illegible]

tiste qui fussent sorties de l'atelier d'Augustin. Ce dernier en ressentait une vanité légitime. Quel monde soulevé par le Lorrain, depuis la descente du coche en 1781 !

Ici, un problème. Qui donc pourrait être cet Augustin, dit Dubourg, né à Saint-Dié, lui aussi, lequel se montre à Paris concurremment avec Jean-Baptiste, et que les historiens de la miniature mêlent assez volontiers avec lui ? Sur ses origines, tout est brumeux, sauf au Salon de 1798, une mention, égarée dans le supplément du livret : « Dubourg (Augustin, dit), né à Saint-Diez, département des Vosges, rue François, n° 434. » Rien que ceci nous rassure sur son état civil. Dubourg n'est pas Augustin, puisque, à cette date, Jean-Baptiste habite au n° 22 de la rue Saint-Étienne. En 1791, à l'époque où Dubourg débute au Salon des Artistes libres, rue de Cléry, son adresse est rue des Prouvaires; l'autre est encore au café David, rue Saint-Honoré. Le départage est donc définitivement établi : Augustin dit Dubourg, lequel signe *Dubourg*, quoique venu de Saint-Dié aussi, n'est pas J.-B. Augustin. Est-il son frère ? Pas qu'on sache. L'âge des deux artistes est le même. Jean-Baptiste expose comme l'autre, en 1791, rue de Cléry, pour la première fois ; il envoie un cadre de miniatures sous le n° 104 du livret ; Dubourg, un autre cadre de 18 pouces sur 15, sous le n° 132.

De ce côté, l'hésitation n'est plus possible, et désormais nous n'entendrons plus prononcer « que Augustin et Dubourg, c'est la même chose ». Que Dubourg soit un parent de l'autre, il y a vraisemblance moyenne. Le patronymique Augustin n'est pas courant, même à Saint-Dié. Pour la valeur respective, on aurait moins de décision, et de cette incertitude était née la confusion. Heureusement, les signatures sont là. Chez M. Doistau, une miniature, possiblement envoyée à la rue de Cléry en 1791, représente une jeune femme pinçant de la guitare. L'attestation d'origine est bien formelle, il n'y a pas à se tromper : *Augustin Dubourg, 1790* y est inscrit en lettres d'or. C'est le mode employé par Dubourg pour se distinguer ; il signe à l'or ; J.-B. Augustin, à l'encre de Chine. *Dubourg,* seulement sur un portrait de femme laide, au grand nez, à la bouche trop fendue, habillée

ou mieux déshabillée en naïade et appuyée sur une urne; cette œuvre, d'une technique assez fine, assez rapprochée d'Augustin, avait égaré les amateurs; elle appartient à Madame Henri Bouchot. Une troisième, également signée *Dubourg,* nous montre une Madame Regnard qui n'a pas d'histoire. C'est tout. Les collections les plus riches, M. le comte Mimerel, qui a recueilli si heureusement tant d'inconnus; M. Panhard, le Louvre, le baron de Schlichting, n'en ont jamais rencontré. Le cas s'explique. Entre 1791 et 1798, Dubourg n'expose pas. En 1798, ce qu'il montre est son propre portrait, et en 1800, une dame à sa toilette. Après, c'est le néant. Dubourg retourna-t-il à Saint-Dié, mourut-il, était-il même en relations de parenté avec l'autre? Toute hypothèse serait téméraire. Une chose est sûre : Dubourg commença par donner le nom d'Augustin à ses miniatures; ensuite il évita les confusions en signant Dubourg. Mais son rapprochement de manière, de technique et d'intentions avec Jean-Baptiste font rechercher les travaux de Dubourg.

Si on le nomme peu, on nomme moins encore Laurent, de Baccarat. Il n'est cependant ni le premier venu, ni non plus un stérile. Il est le cadet d'Augustin de moins de quatre ans; il est Lorrain lui aussi, et mourra la même année qus l'autre, en 1832. Son prénom est Jean-Antoine, sa date de naissance 1763, et son lieu de naissance Baccarat, voisin de Lunéville, pays de Dumont; de Saint-Dié, pays d'Augustin, et de Nancy, pays d'Isabey. Une notice inédite de M. Baldat, secrétaire de l'Académie de Nancy, lue en séance le 7 juillet 1833, un an après la mort de Laurent, indique qu'il fut l'élève de Claudot, miniaturiste nancéien, et que ce même Claudot fut en réalité le premier maître d'Augustin et d'Isabey. Donc Augustin se réclamait un peu légèrement de la nature, car M. Baldat n'était point homme à tenir un propos en l'air. Jean-Antoine Laurent, qui eut moins de talent que son confrère, paraît faire montre de plus de mémoire. Il ne lui pesait pas d'avoir suivi les conseils de Claudot, il l'avouait avec innocence, sans tirer orgueil de la distance mise par lui entre son talent et celui de son vieux patron. Enfin il le disait, alors que J.-B. Augustin le cachait à tout le monde. L'année 1791 le trouve à Paris, lui aussi, et exposant au

Salon. C'est de la rue Saint-Nicaise, où il loge, que part un envoi de quatre miniatures : un jeune homme se reposant près d'un ruisseau, un chimiste dans son laboratoire, une jeune femme tenant une colombe, et une femme près d'une fontaine, au milieu d'une forêt. Au prix d'Augustin et de Dubourg, à la même date, la production est opulente, et ce n'était pas son coup d'essai. Dès son arrivée à Paris, cinq ou six ans auparavant, on lui avait demandé un portrait du Roi, ceux de la Reine et de la princesse de Lamballe, plus un autre de Mirabeau. Les lui avait-on demandés ou les avait-il fournis de son autorité propre, à la façon des graveurs de cartes de visite, exposant à leurs vitrines les noms les plus illustres de l'État ?

Au Salon de 1795, son exposition renferme une vingtaine d'œuvres, sujets et portraits, ce qui paraît énorme, mais ne constitue, en réalité, qu'une mévente; plus elle a d'ampleur, plus elle sonne douloureusement. Laurent est marié; il a épousé Marie-Antoinette Guélyot, qui lui donnera quatre enfants, deux fils et deux filles. Ce petit monde a besoin de vivre, et les temps, nous le savons, ont de la misère; Sambat, qui n'a qu'une fille, l'a assez crié sur tous les tons. Au nombre de ces enfants, l'un, Paul, sera élève à l'École polytechnique, puis il sera peintre et professeur à l'école dont il sortait ; Jules, statuaire, et directeur du musée d'Épinal après son père; Emma, la fille aînée, fera des miniatures et des portraits; quant à Victorine, la dernière, on ne sait rien. Tous ne sont point là en 1795, mais Madame Laurent est jeune, et il y a des raisons pour prévoir. C'est la cause de cette mise au travail acharnée. Après 1797, le portrait donne. Laurent le traite, non pas dans la manière ferme et puissante d'Augustin, mais avec bonhomie, liberté et quelque tendance au flou. Chez lui, nulle volonté irréductible; tantôt il lèche, il polit, il ponce, comme cette Madame Mazuel, femme du marchand de diamants, que nous avons connue petite fille dans un portrait exécuté par Sicardi; tantôt il cherche le nuage, la vapeur, l'indécis, comme dans certaines effigies des collections Doistau et David Weill. De 1796 à 1804, il commence une évolution très formelle dans le sens romantique ou vers le sujet badin. En un verre

de cristal, il loge un Amour; un autre Amour est devenu « l'Écolier maître ».

En 1806, il peint Henri IV chez la belle Gabrielle. Sa carrière s'oriente vers la recherche d'épisodes moyenâgeux, dont ses concurrents n'avaient point su deviner la faveur ultérieure. Comme il nous reste peu de tout cela! En portraits, deux pièces au comte Allard du Chollet, dont Madame Mazuel, née du Plain de Sainte-Albine; puis Madame X..., femme de l'aide de camp du général Rapp, personne capiteuse, « insidieuse », à la figure d'amoureuse lassée, vêtue d'un peignoir indiscret et accoudée aux coussins d'un sopha antique, dans un gynécée antique, telle Aspasie. Chez M. Doistau, ce sont trois dames, dont l'une avec sa fille, Madame de Montalembert; une autre porte une robe blanche et une écharpe jaune; la troisième, datée de 1800, est voilée d'une écharpe bleue. Une écharpe bleue aussi à une dame de la collection Alphonse Kann, de l'an VIII; une écharpe blanche à une autre, appartenant à M. David Weill. Et Laurent signe en toutes lettres, ou d'un L., ou des initiales J.-A. L. Quant à ses héritiers, ils gardent son propre portrait et celui de son jeune frère, lequel était ingénieur et se noya dans la Meuse; Laurent le représenta en manches de chemise avec un gilet, en une fort grande et jolie esquisse miniaturée.



Sous l'Empire, Laurent eut la faveur de Joséphine et d'Hortense, grâce aux troubadoureries qu'il contribuait à lancer. Il était alors rue Duphot, n° 2, et sa fortune avait tourné. C'est là qu'il avait peint le roi Jérôme et la reine Catherine, là qu'il imagina des jeunes et beaux Dunois pour S. M. la reine de Hollande. Laurent, lui aussi,

C.-G.-A. BOURGEOIS. — INCONNUE

(A M. Bernard Franck)

Page 190

C.-G.-A. BOURGEOIS. — INCONNUE

(A M. Doistau)

Page 191



« partait pour la Syrie », car tout lui réussissait à cette heure. Un beau matin de 1815, il se retrouva à Épinal, conservateur du Musée lorrain; il prenait ses invalides et se terrait; la Restauration le trouvait un peu forcé dans son impérialisme. Et voilà que Louis-Philippe le prenait en gré lorsque, au commencement de 1832, en suite d'une publication entreprise par lui, le Roi lui envoya la croix. On ne l'avait point prévenu, la joie et le saisissement le tuèrent raide.

L'année était mauvaise aux miniaturistes, Augustin, Laurent, Charles Bourgeois. Et pour Bourgeois, cette particularité d'être né la même année, 1759, et mort la même année, 1832, que Jean-Baptiste Augustin. Il se nommait Charles-Guillaume-Alexandre, et venait d'Amiens. Son premier maître avait été l'émailleur Kindy. Tout ce que nous savons de sa personne est dans le dictionnaire de Bellier de la Chavignerie et dans un article de Gence, paru dans la deuxième édition de la Biographie Michaud. C'est donc à n'y point revenir, ou si peu.

De bonne heure, il avait pris la miniature, moins par goût peut-être que pour connaître un procédé de plus. Il est de ces curieux touchant à tout, dont la vie se consume en recherches, en expériences, à la mode de ces historiens qui mettent une existence à accumuler des documents et n'écrivent pas le livre. Bourgeois manquait d'audace parce que, entre tant de choses apprises, il avait négligé le dessin. Il avait de la timidité en présence du modèle, s'il lui arrivait de peindre un portrait. Il cherchait le profil de préférence, ainsi que les débutants ou les praticiens de physionotrace. Graveur par surcroît, un peu chimiste, il étudiait des vernis, des compositions d'eau-forte; puis, revenant à la miniature, il

publiait des mémoires sur les couleurs qui lui valurent de la considération. Le moindre petit chef-d'œuvre eût mieux compté que tant de phrases; il se contenta de montrer quelque habileté dans de gracieuses effigies en camées, limpides et aériennes, dont nos goûts récents exagèrent l'importance.

Bourgeois est installé, comme un alchimiste, dans une vieille maison portant le n° 530 de la rue des Moulins; c'est là qu'en 1800 il donne séance et manipule ses produits alternativement. En sincérité, il accorde le pas à la chimie sur l'art, à la matière colorante sur le dessin. Un jour il expose le portrait du citoyen Josse, chimiste; il lui importe peu que Josse ressemble, tout son intérêt se concentre sur la couleur employée. « *Nota,* écrit-il au livret, ce portrait a été peint avec les couleurs fabriquées par le C. Josse, chimiste de la manufacture de porcelaine de la rue Amelot, n° 9. » En 1801, ce sont deux miniatures qu'il montre sous un même numéro; l'une et l'autre sont exécutées « avec des couleurs de sa composition ». En 1804, il envoie des têtes d'étude sur porcelaine; en 1806, un cadre; en 1810, la baronne de B..., entourée de ses enfants. Une de ses œuvres les plus reculées comme date est au millésime de 1797; c'est un délicat profil de femme, coiffée d'une marmotte à aigrette, habillée d'une redingote à revers, conservée dans la collection Doistau. Madame la comtesse E. de Pourtalès possède de lui une médaille de Madame de Tourzel, née de Pons, d'un travail fluide et raffiné; M. Doistau, encore, deux profils liés, d'un homme et d'une femme, datés de l'an VIII; M. Verdé-Delisle, le portrait de Laugier-Pléville, gendre de l'amiral Pléville, dont la fille, Madame Laugier, avait, dit-on, refusé la main de Bonaparte. On sait encore un Bourgeois chez M. Bernard Franck, et cinq ou six autres tout pareils, en divers lieux; c'est le total, et c'est très peu. En 1817, on le retrouve place Dauphine, au 24; il expose encore, il continue même jusqu'en 1824, mais sans encombrer personne de sa gloire. Miet, dans son *Essai* sur le Salon de 1817, assure que Bourgeois « fait des miniatures estimables; les têtes y sont justes et vraies. L'artiste a un procédé à lui, il va par teintes glacées, ce qui change de la monotonie du procédé.

J.-B.-J. AUGUSTIN. — LA DUCHESSE DE DANTZIG

A S. A. I. le grand duc Nicolas Mikhaïlovitch de Russie

Page 193

[illegible] mémoires sur les couleurs qui lui valurent de [illegible] [illegible] petit chef-d'œuvre eût mieux compté que tant [illegible] il se [illegible] de montrer quelque habileté dans de gracieuses [illegible] [illegible] et [illegible], dont nos goûts récents exagè[illegible] [illegible]

Bourgeois est installé, comme un alchimiste, dans une [illegible] portant le n° 530 de la rue des Moulins; c'est là qu'[illegible] séance et manipule ses produits alternativement. En [illegible] le pas à la chimie sur l'art, à la matière colorante [illegible] jour il expose le portrait du citoyen Josse, chimiste [illegible] Josse ressemble, tout son intérêt se concentre [illegible] « *Nota*, écrit-il au livret, ce portrait a été pe[illegible] [illegible] par le C. Josse, chimiste de la manufactu[illegible] Amelot, n° 9. » En 1801, ce sont deux miniatures [illegible] même numéro; l'une et l'autre sont exécutées « av[illegible] composition ». En 1804, il envoie des têtes d'étude sur p[illegible] en cadre; en 1810, la baronne de B..., entourée de ses [illegible] ses œuvres les plus reculées comme date est au mil[illegible] un délicat profil de femme, coiffée d'une mar[illegible]

[illegible] Tourzel, née de Pons, d'un travail [illegible] deux profils liés, d'un homme et d'une femme [illegible] Delisle, le portrait de Laugier [illegible], [illegible] fille, Madame Laugier, avait, dit-on, refusé la main de [illegible] encore un Bourgeois chez M. [illegible] Francis, et cinq ou [illegible] pareils, en divers lieux; c'est le total, et c'est très peu. [illegible] [illegible] place Dauphine, au 24, il expose encore, il cor[illegible] [illegible] sans encom[illegible] personne de sa gloire [illegible] [illegible] le Salon de 1817, [illegible] que Bourgeois [illegible] [illegible] il va [illegible]

Seulement, il met trop de couleur et outre les polychromies, juste l'opposé de ses confrères. »

Cette polychromie n'était pas son vice du début; il y vint assez tard, poussé par ses études scientifiques, en dehors de toute idée d'art. A l'exemple de certains esprits mal équilibrés, il donnait prééminence à la forme sur le fond, à l'accessoire sur le principal, à la chromie sur le dessin, le contraire absolu de son confrère Augustin. Pourtant, il y avait en lui autre chose qu'un guetteur de recettes et de secrets. Bourgeois n'était pas un petit esprit, il le prouva à maintes reprises; ce n'était pas un génie non plus, il le prouva mieux encore.



A.-P. VINCENT. — INCONNUE

À M. Alphonse Kann

Page 195



V

JEAN-BAPTISTE ISABEY

ET SON GROUPE

En parallèle avec Augustin, Isabey tient un rang supérieur, qu'il doit tout entier à sa chance. On ne dirait que la vérité stricte en le présentant comme un de ces enfants chéris de la fortune dont les faux pas se marquent par un accroissement de carrière. Vingt fois il pense se rompre le col, et sort de l'aventure ou grandi, ou assuré au moins de ses intérêts. Où ses pareils avaient joué très grosse partie dans le passage subit d'un régime à l'autre, lui, tout jeunet, ébarbé comme une fille, gamin de Paris à faire rire les voyageurs de la charrette fatale, avait acquis de la célébrité sans nul stage aux prisons. Il avait dû à son entrain d'éphèbe de plaire à la ci-devant cour. Il lui dut de mettre les hommes libres en joie dans la personne du citoyen David, dont la fameuse « chique » remuait

dans un rire désopilé. Le Directoire eût pu le mettre à rien, parce qu'il s'amusa peut-être de trop. Pour se refaire, il dut accepter la pire aventure qui soit, une place de professeur à la maison de Saint-Germain, que venait de créer Madame Campan. Il y trouva la gloire en la personne d'Hortense de Beauharnais, son élève. D'Hortense à Joséphine, de Joséphine à Napoléon, ce fut l'ascension rapide et escomptée. Augustin attendra son ruban rouge près de vingt ans, Isabey le recevra à la fondation de l'ordre, et cela n'est point un hochet de pacotille.

Un jour, on le croit mort, la nouvelle s'en répand ; la reine Hortense fait dire des messes à Saint-Leu. Ce n'était pas lui, mais son frère ; et, de la peur qu'on avait eue, on le choie davantage.

L'Empire tombé, tout va s'écrouler? Non pas. Par Marie-Louise, par la cour d'Autriche, il reprend pied et bientôt il trône. Il trône à Vienne, à Pétersbourg, où le prince Eugène lui ouvre les portes, et devient « son maître des cérémonies ». De tout cela Louis XVIII lui sait bon gré et le crée quelque chose. Charles X, en mémoire de certain bal costumé d'autrefois, lui redonne le « dessin de la Chambre » en le nommant officier dans la Légion.

En 1830, nouvelle chute, nouveau triomphe. Conservateur des Musées royaux, logé à l'Institut, il put disposer tout à son gré de la somme de 130,000 francs reçue de M. Hitrof, pour son hôtel de la rue des Trois-Frères, payé, l'an XIII, moins de 40,000. Tout est ainsi dans cette existence, pour la partie matérielle, puisque, sous Napoléon III encore, il est commandeur en 1854, qu'on ne lui voit aucune infirmité à quatre-vingt-huit ans. Mais, en chagrins, il avait eu son lot : son fils aîné tué en 1815, sa femme morte le 21 juin 1829, et, en 1834, après un remariage, la perte d'un petit garçon. C'est la compensation, elle est rude, même pour un caractère léger de Français dont la philosophie s'était arrangée de tout.

Le mieux de cette fortune constante, ce n'est pas tant encore d'être montée si haut, d'avoir su dompter le sort et fait montre d'un peu plus que du talent, c'est d'avoir, comme Hall ou comme Dumont, laissé en

arrière de soi des piétés averties et attentives qui savent, à une heure voulue, renouveler les fleurs de la tombe et tenir à jour le cahier des souvenirs. Voilà les vraies, les plus grandes chances d'Isabey. Toute sa vie a été contée et écrite par lui, pas un fait de ce récit ne s'est perdu, et lorsque M. Ed. Taigny publia en 1859, un an après la mort, une vie de J.-B. Isabey, l'une des dernières pages sera à peine séchée ; la voix du vieil artiste, qu'on avait vu tout près, si près de soi, promener aux Tuileries son habit bleu à boutons d'or et son chapeau gris du Directoire, est restée dans les oreilles. Madame Herbelin, que nous avons connue et admirée, a pris sur nature, dans son habit freluquet et éclatant, le maître, et Giraud en a fait une charge délicieuse pour la princesse Mathilde. Cette survie dans le livre est déjà un rare bonheur, mais voici qui est la surenchère : Isabey a laissé trois héritiers de son premier lit, Eugène et deux filles, sur cinq qu'il avait eus. De son second mariage avec Eugénie Maistre, une seule fille, qui devint Madame Maxime Wey. Celle-ci aura de son père les croquis, les miniatures conservées, les souvenirs, les « soirées », c'est-à-dire les croquetons jetés par l'artiste sur un bout de table, à la veillée. Et quand elle meurt, elle lègue ces reliques à une amie dont la ferveur envers Isabey vaut celle de sa propre fille, Madame Rolle, laquelle destine le tout au Louvre, comme le docteur Gillet lui a remis les Dumont.

Au lieu donc que cette étourdissante chevauchée d'artiste doive, à l'exemple de celle d'Augustin, se reconstituer par bribes, par menus faits cherchés ici ou là, sans nul fil conducteur, il faut élaguer, car le patron a du souvenir et beaucoup de plume. Il écrit volontiers et babille extrêmement. On devine que les Mémoires de Madame Vigée l'ont mis en haleine, et qu'il y a pris intérêt. En tout cela, bien peu de chose qui nous fixe sur sa technique, rien qui donne des cas précis ou des dates sûres ; c'est, à bâtons rompus, la petite chronique d'un homme du monde à travers cinq gouvernements divers, de 1785 à 1855, soixante-dix ans en un mot, trois quarts de siècle, les noces de diamant d'un homme avec la réussite.

Il a de sa main, en 1843, résumé les grands points de son existence, et la note en fut remise par lui à son collègue Duchesne, conservateur du



Cabinet des Estampes. A ce moment, Isabey est logé à l'Institut, il est adjoint à la Conservation des Musées, officier de la Légion d'honneur et de la croix du Brésil. Cette notice doit donc être ici dans son entier, c'est de l'Isabey, c'est l'autobiographie émondée et debarrassée des passages gênants ; cela vaut par son origine, par sa simplicité et l'absence de phrases.

C'est à dix-huit ans qu'il arrive à Paris. Né le 11 avril 1767, il descend du coche de Nancy le 24 janvier 1785, c'est-à-dire exactement à dix-sept ans, neuf mois et treize jours. Il partait à la suite d'une précoce amourette dont son père avait brusqué le dénouement. Jacques Isabey, le père, était fils d'un maître d'école en Franche-Comté, au village de Châtenay, près de Dôle; il était venu s'établir à Nancy en qualité d'épicier, et y avait épousé Marie-Françoise Poirel, de Nancy. De leurs enfants il ne restait que Louis, l'aîné, et Jean-Baptiste. Louis devait être peintre, Jean-Baptiste musicien. Ils alternèrent d'un commun accord.

Jean-Baptiste avait étudié chez Girardet et chez le miniaturiste Claudot, de Nancy, qui avaient également débrouillé Augustin six ans avant. Ce n'était guère, ce fut assez pour lui donner courage et envie de faire mieux. Sans son amour trompé, il se fût peut-être acoquiné à sa province et y aurait succédé à Claudot. Il voulut oublier et courut vers Paris. Là, on l'attendait. Un sieur Bocquet, maître d'hôtel du comte d'Hinnisdal — il dit Helmestral — lui avait fait préparer un galetas derrière ses écuries. L'hôtel d'Hinnisdal est au 24 de la rue Cassette, derrière l'Institut catholique. J.-B. Isabey, à peine descendu du coche, prend un fiacre et se fait conduire rue Cassette. On l'installe dans un réduit dont le cocher n'eût

point voulu. Huit pieds carrés, un lit de sangle, une chaise, une table, une glace cassée pour la barbe!... Béranger l'eût chanté!

Ici, un premier arrêt : quand se trompe-t-il de date, lorsqu'il assure, dans la notice publiée par Taigny, qu'il arrive à Paris en 1785, ou quand, sur un dessin de lui appartenant à Madame Rolle, il se représente, dans un croquis au crayon, coiffé d'un bicorne à la mode des héros de Debucourt et se donne « en 1786, à mon arrivée à Paris » ? Ceci de sa main, au moment même où il dessinait, tandis que l'autre affirmation date de 1843. L'histoire est décidément une science peu exacte si, pour le même point, pour un fait capital de sa vie, l'homme qui l'a vécue hésite entre deux années ; s'il dit Helmestral pour Hinnisdal; s'il nous raconte que David est parti à Rome avec Drouais en 1785, alors que le même Drouais est mort en 1784? Car, au saut du coche, il a voulu interroger David, et on lui a servi cette défaite ; il s'en contente et nous la répète avec naïveté. David était parti aussitôt les relevailles de sa femme, le 2 janvier 1784, emmenant sa femme, Charlotte Pécoul, et Jean-Germain Drouais, son élève, qui venait d'obtenir le prix avec *Jésus et la Chananéenne*. C'est en 1784 qu'à Rome, David fit les Horaces. Il revint en 1786, au mois d'octobre.



Faute de David, Isabey se rabattit sur François Dumont, qui le vit venir sans enthousiasme et le reçut de haut dans sa robe bleu et or, et sa perruque poudrée. Dumont avait prononcé : « Je ne prends pas d'élèves pour la miniature », ce qui désarçonna Isabey, mais il lui offrit de le recommander à un atelier où il passait de temps à autre.

Dans cet atelier, qu'il se garde de nommer, Isabey se fait vite des cama-

rades. Il apprend d'eux les moyens de vivre. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'il a un parent à Paris, François-Xavier Isabey, d'une branche des Isabey établie à Morteau sur le Doubs, et qui fait partie de l'Académie de Saint-Luc. Cet Isabey, dont la vie est connue, qui publia des estampes dans la note de Janinet, eut des désaccords avec la police au sujet d'une gravure de Dumont, le portrait de Madame de Saint-Vincent, publié chez lui. N'était-il pas naturel que cette Académie de Saint-Luc lui procurât de la besogne ?

La bourse de cinq louis, remise par la mère d'Isabey au départ, n'en contient plus que deux à peine ; deux louis, c'est 48 francs, et la vie très chiche pendant un mois ; s'il veut, moyennant peu d'écus et beaucoup d'industrie, peindre des Vanloo ou des Boucher pour des boîtes, on lui enseignera un tabletier entrepreneur de ces sortes de travaux. A six ou huit francs pièce, au trait pour son louis, avec, en un mois, six ou sept fois vingt-quatre livres, on pouvait manger et se vêtir. Puis, il y eut les boutons, dont François Dumont avait été l'un des premiers décorateurs, à douze sols l'un; c'était plus de six ou sept livres assez lestement trouvées. En camaïeu, ceci, fleurs ou paysages dans la largeur d'un écu de six livres chacun. Somme toute, par un partage judicieux de son existence en deux parts, la matérielle et la morale, le gain et l'art, il ne faisait pas si méchante figure lorsque, vers le mois de juillet 1787, il dut regagner Nancy pour la mort de son père, décédé le 16. Jal dit qu'il ne parut pas à l'enterrement et qu'il aima mieux rester à Paris; mais Isabey a précisé qu'il y fut; il dut arriver trop tard. Revenu en toute hâte, il avait trouvé les d'Hinnisdal partis dans leurs terres, l'hôtel fermé et la mansarde close. Le moment fut rude. Ses maigres économies étaient loin, il dut accepter le partage d'une chambre occupée par un camarade. Là se détermine très nettement sa chance. Ce camarade était fils d'un officier du marquis de Serrant ; il conduisit Isabey chez son père, et le marquis, ayant été chargé de faire peindre les deux bambins princiers, les ducs d'Angoulême et de Berry, fils du comte d'Artois, on lui fit proposer Isabey pour la besogne. Il l'eut, et s'y appliqua ; les deux

portraits, montés en boîte, devaient être offerts à la comtesse d'Artois par ses fils. Il prit séance des deux enfants ; la Reine elle-même le vint voir au travail et lui dit en sortant : « Continuez, mon enfant, cela va bien. »

Ceci est partout et ne vaut pas qu'on le répète, c'est le côté roman comme seront l'épisode du bal masqué avec la comtesse de Calignac, le déguisement en femme, la fuite devant la Reine. On l'eût appelé alors le petit peintre de la Cour; mais, par malheur, Isabey est seul à le dire. Où il parle plus posément, c'est lorsqu'il rapporte un fait possible. On lui eût donné, par ordre de la Reine, un portrait de Sicardi à transcrire. Son père lui avait dit autrefois : « Jean-Baptiste, vous serez peut-être peintre du Roy! » Le bonhomme Jacques avait prédit juste. On était en 1787, Isabey s'approchait du but. Installé à Versailles, il ne dit pas où, le petit miniaturiste vit fort joyeux en la compagnie des pages, au spectacle, aux mascarades, partout où se faisait la fête. Mais à distance, les légendes s'étant formées, il s'avance un peu trop; en 1843, bien peu de gens le pouvaient contredire. Peintre du Roi, pas encore; pour vivre à la Cour, il faut des écus, et les amusettes l'avaient désargenté à un point incroyable. Il avait dû revenir à Paris, retrouver David, recommencer la vie sérieuse, et se reconstituer un pécule. Par surcroît, des velléités de grand art, de prix de Rome lui passaient. A l'atelier de David, il payait, et cette cotisation obligée était pour lui la ruine. Le maître le vit, le déchargea de tout et lui remit cinq louis.

Toujours la fortune sur sa roue passant à portée en aplanissant les obstacles, la chance aveugle. En 1788, deux ans après son retour, ses affaires sont au plus bas. Son frère le musicien est à Paris, mais ni l'un ni l'autre ne sait remuer et galvaniser les épouvantes de la clientèle. On ne veut plus ni portraits, ni boutons, ni boîtes. La question de se retirer fut agitée, résolue et mise à exécution. L'exode des émigrés faisait surveiller les coches et les voitures particulières; on arrêta les deux frères, et seul Louis, l'aîné, obtint de continuer sa route. Contre-temps heureux! déboire utile! A peine rentré à son 31 de la rue des Petits-



Champs, il retournait chez David, prenait son portrait en une belle étude dessinée et datée de 1789. Rien de solide cependant, sauf, à la dérobée, quelques figures de fuyards désireux de laisser un souvenir à des proches, et qui avaient fui quelquefois avant le règlement. Isabey ne payait même plus sa blanchisseuse, mais celle-ci continuait à laver son linge et à le tenir fort proprement. Un jour même, — la réussite encore, et l'étoile ! — cette femme le mit en rapport avec Dejabin, le libraire qui projetait la publication d'un recueil des portraits de l'Assemblée. Dejabin ne demandait que des à peu près hâtifs. Les artistes réunis par lui étaient placés dans le réfectoire du couvent des Capucins. Ils croquaient au vol ces hommes solennels et si convaincus de leur mission. Ici encore, Isabey enfle sa trompette; il dit avoir exécuté 224 effigies, payées sur le pied de 6 livres l'une. En réalité, les recueils de la Bibliothèque nationale, qui ont gardé les originaux, n'en montrent plus qu'une vingtaine; c'est loin de compte, et ce ne serait que très peu même, si tous nous étaient venus. En tout cas, Isabey n'en fit pas, à beaucoup près, ce qu'il raconte. Comtois, Gascon de l'Est !

Et ce ne sont pas les célébrités qu'on lui confie; à part Michin, Brueys, le reste vient de Quimperlé ou de Landivisiau, de Marsan ou de Comminges. Pas un n'atteindra jamais au renom ultérieur du peintre dessinateur modeste, assis là, dans ce coin de salle, la main leste et les yeux grands ouverts. Ce qu'il faut croire, c'est que, sur ces vingt ou trente portraits, quelques-uns lui furent ensuite demandés en miniature. « Ces six francs, dit-il dans ses mémoires, me semblèrent alors plus

J.-B. ISABEY

SON PORTRAIT PAR LUI-MÊME

(A M. Edm. Taigny)

Page 202

précieux que les billets de banque dont le même travail fut, plus tard, rétribué. »

Ceci, et peu de chose avec, très peu, lui permettait bien juste de manger. Il profitait de ses loisirs pour courir les fêtes républicaines, pour flâner et mettre en son œil les observations qui lui furent plus tard d'un particulier profit. Un jour de 1791, à moins d'un an de la fuite de Varennes, Isabey est à Meudon, il en voit revenir le Dauphin et en prend un croquis d'album, aujourd'hui à Madame Rolle. L'exposition des artistes libres, ouverte pendant une quinzaine, à la Fête-Dieu, 45, rue de Cléry, reçoit trois œuvres de sa main : sous le n° 99, divers portraits en miniature; sous le n° 100, un portrait de femme en pied assise en un bois; sous le n° 106, des portraits dessinés au crayon ou en manière anglaise. Cette manière anglaise, il la recherche dès ses premiers pas dans le métier. Il a vu des Downman, s'en est amusé, et en tente l'imitation. Plus tard, ses effigies « sous voiles », ses portraits aériens auront cette origine à près de vingt ans de distance, et ceci, Isabey ne le dit pas, peut-être même en 1843 a-t-il un peu perdu le souvenir de la rue de Cléry. Cette première manifestation lui fut comptée.

« Quoique sans numéro, s'écriait un critique, M. Isabey, nous ne vous oublierons pas. Vous dessinez à merveille et vous avez une très belle couleur. M. Sicardi, *votre élève,* vous surpassera, mais vous serez après lui. » Aussi, en 1793, lorsque, sous le n° 208 du livret, il avait fourni un cadre de miniatures, on s'écrasait devant. Delécluze, qui n'est ni romancier ni très amplificateur, raconte qu'il manqua d'y étouffer. La raison de cette vogue? Tout bonnement les portraits choisis par lui, qui comptaient parmi les illustrations les plus capiteuses de l'heure. D'entre tous les « patriotes », depuis Barrère, Saint-Just, Collot d'Herbois, Carrier, jusqu'au cul-de-jatte Couthon, pas un qui ne se fît une tête. En politique comme au théâtre, il n'y a pas de petits moyens; une mèche de cheveux assure une réputation. Saint-Just, qui n'était pas laid, tenait en l'air ses yeux de poète; Couthon se « composait » en bonté et en douceur devant Isabey, qui l'allait prendre à domicile, car ce fou n'avait que des jambes

ballantes et molles; il arrangeait son regard et parlait la langue d'un Corydon; les champs, la verdure, les fleurs, revivre au milieu des villageois, devenir arbitre de leurs différends, le rêve !... C'était cela, ce terrible coupeur de têtes, garçon aimable, parlant de la nature et caressant un petit chien ! De telles figures à une muraille du Salon de peinture, bon une année, et encore, pas entière; à dix ans de là, on les eût brisées et détruites ; il fallait viser très juste. Dans le courant de 1793, David avait admiré les grandes miniatures de son élève ; on veut qu'il en ait dit : « Je ne sais si c'est à l'huile ou au vinaigre, mais c'est de la belle et bonne peinture ! »

De la peinture d'artiste, mais de patriote ! « Tu n'es pas patriote, disait le tyran des arts... Viens me prendre, je te ferai entrer aux Jacobins ! »

Voici qui n'était plus très gai. Isabey était plus l'homme des travestis de cour, plus le muscadin que le bougre; mais ces sortes d'invitations ne se réglaient pas sur un P. P. C. Il fut aux Jacobins en carmagnole, avec casquette et cocarde; il y eut très peur. « Ah ! ah ! disait David, tu te sentais morveux ! »

La formation artistique d'Isabey date de ce temps ; il a voulu tenter la « grande peinture » ; il a, sur les conseils de Dumont et de Sicardi, plus intéressés que lui à ce qu'il en fît, préparé le prix de Rome. Des médailles, des réussites, il avait tout eu. Mais le mot de Mirabeau lui revint, celui-ci ou à peu près : « Mieux vaut être le plus grand dans un petit art que le plus petit dans un grand. » Il s'y ajoutait l'exclamation de David sur l'huile et le vinaigre. Isabey, qui avait d'une naïveté égale accueilli les belles phrases de ses concurrents, eut la sagesse de s'en tenir à Mirabeau. L'anglomanie nous avait envahis, il en saupoudra ses œuvres, et c'est par là qu'il prit le pas sur Augustin; celui-ci n'était qu'un Français, il compta bien moins.

Le 13 avril 1792, Isabey s'était marié. Il avait vu une Antigone, jolie et gracieuse, conduisant un père aveugle. Elle se nommait Jeanne Laurice de Salienne et avait vingt-cinq ans ; son aînée avait épousé l'archi-

tecte de Mesdames. Isabey n'avait rien, le père non plus ; l'affaire s'arrangea entre lui et la jeune fille ; le père ne fit qu'une opposition de forme ; quelque temps après, les deux époux occupaient un appartement au n° 27 de la rue Saint-Marc. Leur lune de miel et leur premier enfant sont éclos en pleine Terreur.

De cette première part de sa vie, de 1786 à 1796, dans ces dix ans mouvementés et périlleux, peu ou presque pas de miniatures ne nous sont venues. Rien de celles exécutées à la Cour, pas les copies d'après Sicardi, pas les portraits des deux enfants royaux, les ducs d'Angoulême et de Berry, cause déterminante de toute la gloire future.

Des dessins écrits à la pierre noire, la promenade du Dauphin à Meudon, en 1791, son propre portrait si joliment petit maître, de profil, coiffé en mirliflor, avec son haut col de provincial exagérant la mode ; peut-être aussi cette miniature de femme âgée, de la maman née Poirel, laissant sortir de son bonnet à rubans et du fichu qui le recouvre une petite face rougeaude et ratatinée de femme réfléchie et bonne, dont les yeux ont l'éclat et dont le nez met une toute petite pomme ronde au-dessus d'une toute petite bouche serrée. Au total, quelque chose de sincère et d'étudié, de naturel, qui serait au vrai la grand'maman de Debucourt, une grand'-maman emmitouflée dans sa pelisse de fourrures. Habitués à l'autre Isabey, celui du Directoire ou de l'Empire, l'artiste aux voiles et aux nuages, nous aurions difficulté à admettre que telle œuvre fût de sa main, si l'origine n'en était si assurée. Cela vient de lui, même on savait que la figure en avait été prise sur nature en 1787, lors du voyage fait par le fils à Nancy pour la mort de son père. Parmi les miniatures sûrement datées, bien peu d'autres se peuvent citer : nous n'identifierons ni celles mises au Salon de la rue de Cléry, ni celles du cadre exposé en 1793. Nous ne connaissons ni Saint-Just, ni Barrère, ni surtout Couthon, ni d'auparavant, Mirabeau ou la Reine. La tourmente avait successivement balayé les unes et les autres de ces pièces trop marquantes. On dirait peut-être ce portrait de femme blonde assise sur un tertre de gazon, appartenant au prince d'Essling, offrant son beau corps à peine voilé, et

sa figure provocante; on en a fait tour à tour Mademoiselle Lange, Madame Tallien, ou peut-être Madame Isabey. Avec Madame Isabey, prise dans un dessin intitulé *la Barque,* où l'artiste a montré sa femme, les traits ont du rapport. Ce serait tout ce qu'on sait du peintre sur ivoire, mais en crayons, il y aurait le portrait de David en 1789; les vingt députés du même temps, au Cabinet des Estampes; pour David, une galanterie, celle de le dessiner en profil, du côté opposé à la boursouflure congénitale de la joue, et de le présenter ainsi en cavalier agréable.

Le portrait de Madame Isabey, mieux exécuté après un an de Paris, lorsque Jean-Baptiste Isabey a vingt ans au juste, reste comme le témoin formel d'un tempérament extraordinaire, d'une science bien rare chez un jeune.

Augustin avait su faire aussi bien au même âge, mais il n'avait ni cette crânerie, ni cette audace pénétrante. C'est en pointillé, à la vieille mode française, en petites touches allongées, embrassant les formes, invisibles pourtant et spirituellement plaquées, que les modelés sont obtenus. En certains endroits du costume, au bonnet et au collet de la pelisse, des touches plus larges, la fourrure traitée à grands coups, sans présenter les poils un à un; et çà et là, juste au point voulu, un blanc comme une larme où l'œil baigne, au pli des lèvres, à la prunelle que la paupière fléchissante recouvre à demi. Pas de parti pris encore, ni de ces formules trop marquantes qui donneront plus tard une impression de monotonie, de déjà vu, de trop vu même. Ce départ pour le nuageux, le moussu, soupçonné dès la Révolution dans le dessin de *la Barque,* se notera pour Isabey dans les premiers temps du Directoire. Une petite dame anonyme, de la collection Doistau, rappelant à la fois Mallet et Boilly, dont la frimoussette chiffonnée s'encadre de cheveux envolés, dont le menton se cache dans un fichu de gaze, s'annonce comme un prélude aux « coups de vent » de plus tard. Grisette, ou femme d'artiste? Qui peut le dire? Qui saurait, sous l'arrangement hurluberlu, chercher cette tête d'oiseau aux grands yeux, au nez tout petit, à la bouche invisible? Ce sont là de ces personnes dont le langage zézaie et dont les lèvres se refusent à pro-

PINET (?). — INCONNU

(A M. le comte Mimerel)

Page 207

sa figure provocante ; on en a fait tour à tour Mademoiselle Lange, Madame Tallien, ou peut-être Madame Isabey. Avec Madame Isabey, prise dans un dessin [illegible] *la Barque*, où l'artiste a [illegible] sa femme, les traits ont du rapport. Ce serait tout ce qu'on sait du peintre sur ivoire, mais en crayons il y aurait le portrait de David en 1789, les vingt députés du même temps, au Cabinet des Estampes, pour David une galanterie, celle de le dessiner en profil du côté opposé à la boursouflure congéni- [illegible]

Le portrait de [illegible] mieux exécuté après un an de Paris, lorsque Jean-Baptiste Isabey a vingt ans au juste, reste comme le témoin formel d'un tempérament extraordinaire, d'une science [illegible] chez un jeune.

Augustin avait su faire aussi bien au même âge, mais [illegible] cette crânerie, ni cette audace pénétrante. C'est en pointillé, à la [illegible] mode française, en petites touches allongées, embrassant les formes [illegible] pourtant et spirituellement plaquées, que les modèles sont obtenus. En certains endroits du costume, au bonnet et au collet de la [illegible], des touches plus larges, la fourrure traitée à grands coups, sans [illegible] les [illegible] ; et çà et là, juste au point voulu, un [illegible] une [illegible]

[illegible] pris encore [illegible]

[illegible] Mallet et Bailly. [illegible] dont le [illegible] du [illegible] d'artiste ? Qui [illegible]

[illegible]



noncer les *ch* et les *r*. « Ah ! qu'il fait *saud* à Paris ! » disait la Jolie de Debucourt; chaud à Paris pour tout le monde, chaud surtout pour Isabey, qui était à une passade de vie très singulière.

Vainement avait-il endossé la carmagnole et suivi David aux Jacobins. Ce monde d'énergumènes et de maniaques, se croquant l'un après l'autre, à la façon des animalcules de la goutte d'eau, ces braques mâles ou femelles, dont le couperet limitait l'esthétique, ce n'était pas son monde. Quand on put respirer, il était thermidorien, outrageusement thermidorien, parce qu'il n'avait pas trente ans, qu'il trouvait les femmes jolies, sans compter la sienne, et qu'il adorait la fête. Personne plus que lui ne fut incroyable ni muscadin :

Les patriotes
Portent des bottes;
Les muscadins,
Des escarpins.

Il eut des escarpins, des collets noirs, avec ce Tiercelin qui finira dans une maison de fous, avec Grenet. Le jour près de Madame de Staël, le soir chez Notre-Dame-de-Thermidor, toute la nuit au bal de Barras, il eût voulu vie qui dure loin des soucis, car, franchement, les sans-culottes lui avaient fait peur. On ne savait jamais, avant; maintenant, c'était la joie.

Sambat redoutait les assignats, lui pas, il n'avait le temps ni d'y songer, ni même de peindre. A la maison, on croquait les économies, on tirait sur la corde. Pour quelques croquetons de fêtes jetés en hâte sur un bout de guéridon, pour une esquisse de femme, on recevait au matin la provende indispensable. Entre 1795 et 1797, ce qui vient d'Isabey est négligeable; c'est pourtant la période qui laissera chez lui les plus fortes empreintes. Incroyable, Isabey le sera jusqu'à la mort, même en ses habits et ses escarpins de dansomane, car, en sa qualité de freluquet maigre et mince, il saute les ailes de pigeon mieux que nul. On le prise; au Salon de l'an IV, quelqu'un assure qu'il surpasse Clinchetet et la belle Rosalba, et qu'il balance Petitot. Que de sottises!

A force qu'il se trémoussât en tous lieux officiels, qu'il se montrât aux soirées, la bise était venue, et il alla crier famine. Sur sa route il trouva Madame Campan, qui lui donna le grain de mil à sa maison d'éducation. La légende veut que, dans une réplique de son célèbre dessin de *la Barque,* il ait mis Madame Campan au gouvernail et lui aux rames; du moins *la Barque,* aujourd'hui chez Madame Rolle, donne-t-elle une variante. Il était grand temps, grand temps de rencontrer une barque, si petite fût-elle, et un pilote. Ce n'était pas la ruine; pour être ruiné, il faut avoir eu, et Isabey n'avait rien eu. C'était le manque à gagner l'indispensable à lui et aux siens.

D'autres ont dit ce qu'était la classe de dessin d'Isabey chez Madame Campan, Eugène et Hortense de Beauharnais devenus ses élèves; Madame Bonaparte, alors logée rue Chantereine, entrant dans l'intimité d'un artiste qui était de l'ancienne cour et avait connu la reine Marie-Antoinette. Lui, ne soupçonnant rien des choses futures et amusant de son mieux ces enfants dont l'un sera Altesse Impériale et l'autre Reine, préparant tout à son insu une carrière étourdissante, qu'eût-il pu espérer? Le général Bonaparte, son cadet de deux ans, à lui qui a tout au plus l'air assez raisonnable pour enseigner à des filles, ce ne pouvait être — il le pensait — qu'un de ces gens de fortune dont la Révolution avait fourni trop d'exem-

ples. Mais de ce que Joséphine de Beauharnais l'invitait, le consultait, l'écoutait, il prenait intérêt à des gens qui lui rappelaient, encore que de loin, la société disparue. Il a consigné tout ceci dans ses notes, même il raconte comment, par les Lecouteulx, il poussa Joséphine à l'acquisition de la Malmaison ; comment il intervint dans le choix de Fontaine pour la restauration de cette ruine, et dans celui de Berthaud pour le dessin des jardins. Il est à penser que son intervention lui valut des revenants-bons de toutes manières, car, sans compter le portrait en pied du général présenté dans une des allées du parc, pris sans qu'il s'en doutât, il y eut des miniatures, parfois des projets de fêtes, de spectacle. Installé dans la maison, il était de tout, était prêt à tout; il mettait une volupté à se frotter à ce luxe renaissant et encore timide où la souveraine n'était qu'une créole jolie, aimable et simple. A ce moment, il est plus un Moreau le jeune qu'un Hall, plus un illustrateur qu'un portraitiste. Il va à Rouen en 1804, pour y dessiner la visite du Consul chez les frères Sevenne; à Jouy, pour la visite à Oberkampf; aux Tuileries, pour la revue du Carrousel; à Boulogne avec Suchet. C'est à cette époque qu'il dessine au trait et de profil la figure de ses élèves, de sa famille aussi ; Aubry, Hollier, tous ceux qu'il a attachés à ses travaux.

C'est fini d'être simple, de vivre à la bonne franquette, le ci-devant général Bonaparte, le Consul « se fait empereur », suivant le mot de Sambat. Et plus il est d'origine modeste, plus il gonfle ses prétentions. Pour le sacre, c'est Isabey qui est l'indispensable. Rémusat lui écrit : « Vous parlerez à tous avec l'autorité de ma place, parce que je vous la confie tout entière pour cet objet. » M. de Rémusat est premier chambellan, maître de la Garde-Robe, il a la direction complète des costumes. Substitué à lui, Isabey aura toute la charge, et il s'en tire, comme on sait, avec des poupées habillées dont l'Empereur eut satisfaction complète. A partir de là, il est l'impresario des cérémonies et des réjouissances; il imagine les blasons de la noblesse du nouveau style; Joséphine, qui l'a emmené à Strasbourg en 1805, lui accorde le brevet de dessinateur de son Cabinet et de peintre des Relations extérieures.



De lui à Augustin, c'est la délimitation pareille que, dans l'ancien temps, de Moreau à Sicardi. Isabey ne peint à peu près plus d'autres miniatures que celles de la Famille impériale. La plus grande part du reste se partage entre ses élèves, dont quelques-uns sont ses aînés de plusieurs années. En 1804, il habite au n° 29 des Galeries du Louvre, mais on ne le voit plus aux Salons; en sincérité, il n'en a plus le loisir. Il est un personnage de marque, chevalier de la Légion d'honneur, dessinateur du Cabinet de l'Empereur et de celui de l'Impératrice, accablé de commandes, sollicité de tous endroits, il est au plus haut de ses affaires. Le 25 germinal an XIII, il achetait un immeuble au n° 7 de la rue des Trois-Frères, dont une façade donnait sur la rue et l'autre sur un jardin d'assez belle contenance; il avait payé 38,000 francs cette maison à un étage, un peu arrangée en ferme, avec, au second, les mansardes sous le toit. A la sortie de la porte sur les parterres, une allée à l'anglaise, des massifs de marronniers, des arbustes, et, tout au fond, un Terme à l'antique, au pied duquel Madame Isabey avait élu domicile. Tout cela a été montré en une petite miniature ronde, signée deux fois par Isabey, et appartenant à Madame Rolle; elle nous garde le souvenir de ce coin champêtre, aujourd'hui devenu le 59 de la rue Taitbout. Pendant plus de vingt ans il fut là, il y avait vu grandir sa petite famille, il y avait hébergé ses élèves, et donné des fêtes particulières qui étaient des plus suivies. Jeanne Laurice de Salienne, « sa bonne épouse », était morte le 21 juin 1829. Les trois enfants qui lui restaient et lui vendirent la propriété à Madame Hitrof, sur le principal de 130,000 francs. De là elle passa à M. Berger, puis à l'agent de change Dubois ; elle est aujourd'hui à la compagnie d'assurances « le Patrimoine ».

BERNY. — INCONNUE

(A M. le comte Mimerel)

Page 210

SINGRY. — EMM. DUPATY

De l'Académie française

A M. le comte Mimerel,

Page 211

Entre le Couronnement et le Divorce, avant qu'il atteignît ses quarante-cinq ans, Isabey ne donne à la miniature sur ivoire que l'indispensable, et cet indispensable encore, il l'écourte de son mieux. Il a la fourniture des boîtes du Louvre, des portraits de l'Empereur, dont il produit d'innombrables copies. Il signe, mais est-il en réalité l'auteur de tout? Ce serait impossible. Alors interviennent les ramasseurs de miettes, les élèves, Aubry au commencement, ou Hollier, ou Jacques, Saint même parfois, ou Singry. Comme il ne s'agissait que de transcrire un modèle fourni, et de lui garder les apparences d'un Isabey, il est difficile de se prononcer. En général, les Joséphine ou les Napoléon sur boîtes, en dépit de la signature, sont sujets à caution. L'un d'eux même, un empereur en costume de chasseur de la Garde, mis sur une tabatière et donné à l'artiste par Napoléon lors des adieux de Fontainebleau, est une effigie médiocre d'après Guiard, mais c'est Isabey qui l'a montée sur la tabatière pour remplacer le portrait de Marie-Louise. N'est-il pas fort piquant qu'un cadeau aussi solennel, fait de confiance par le souverain déchu à l'auteur présumé, fût seulement une besogne de pacotille! Lorsqu'il opère lui-même, il n'y a guère à douter; c'est la perfection infinie et le goût, la grâce aussi dans le complet. Et il a gardé de ces modèles d'après la nature : Joséphine, Pauline Borghèse, Élisa, Madame Mère, la reine Hortense, le roi de Rome, tous passés de lui à sa fille et de sa fille à Madame Rolle, qui les donnera au musée du Louvre. Par ce qu'on voit ici reproduit de ces œuvres prodigieuses, on a loisir d'opposer à Augustin, consciencieusement Français, cette manière où il y a beaucoup de Prud'hon, beaucoup aussi peut-être de cette gravure en stipple dont Bartolozzi et les Anglais ont fait ce qu'on sait, une Miss Farren, une Lady Foster, une Lady Saint-Asaph. N'oublions pas que ceux-là ont l'antériorité, qu'ils gravaient Reynolds dès le temps de la naissance d'Isabey, et qu'il les a admi-



rés, recherchés même dans le moment où le nom d'Anglais était proscrit chez nous et détestable. Cette influence, il l'avait nettement avouée dans son « Départ » et son « Retour du soldat », dans le portrait de Barbier-Valbonne, l'homme à la pipe, dans *la Barque,* grands dessins brouillardeux, aériens, que lui-même nommait — pourquoi ? — « sa manière noire ».

En miniature, ce serait dans le Bonaparte, membre de l'Institut, qui avait été donné par l'Empereur à Kellermann et qui est venu au prince d'Essling ; dans un délicieux portrait de femme en fichu jaune, appartenant à M. David Weill ; même un peu dans son portrait de lui par lui, en 1812, ébouriffé, avec ses pattes de lapin aux joues, son grand col anglais, en cet instant à M. Taigny. N'est-il pas fort inattendu que, pour le dessin du Sacre, pour l'apothéose de celui qui avait la haine de l'Angleterre, qui en vivra et qui en mourra, Isabey eût justement cherché, dans l'art de Londres, la phrase de sa cantate, ses effets de style, sans que personne le voulût constater ni remarquer ?

Isabey avait pris grand'peur du divorce de Joséphine. C'était par elle et par ses enfants qu'il avait eu, dans cette cour aux allures éclectiques, le pied qu'il y tenait. Un chagrin nouveau lui était venu : son frère était mort de la rupture d'un anévrisme, dans une boutique. Le bruit avait couru que M. Isabey, le peintre, venait de tomber subitement, et c'est alors qu'Hortense avait commandé un service funèbre à Saint-Leu, où elle habitait. Au milieu de ces ennuis, il recevait, du duc de Frioul, une lettre qui coupait court à ses craintes. On le priait de peindre un buste de l'Empereur en grand costume impérial, pour un médaillon entouré de douze brillants, plus une bague avec l'Empereur en pied, dans le costume des chasseurs de la Garde. Enfin, une miniature représentant deux colombes dans le casque de Vénus et un aigle tenant une rose blanche, pour être placée sur la première feuille d'un agenda. On devait mettre des vers de Parny au verso, mais on les trouva niais et on les laissa.

Pour Isabey, c'était la rentrée officielle; mieux : on le consulte pour le choix du *Sultan,* c'est-à-dire de la corbeille, pour les habits de la future

impératrice Marie-Louise. Un peu plus tard, les fêtes étaient terminées, quand la Cour alla à Compiègne, il avait exécuté un portrait, un de ses premiers sur le papier préparé, suivant cette formule que les femmes de l'Empire et de la Restauration, les Anglaises, les Viennoises, les Russes tiennent pour indispensable à une femme du monde. Cette figure de Marie-Louise, couronnée de roses, était pour plaire à la petite Viennoise aux joues roses, aux yeux clairs, dont le teint s'arrangeait trop bien d'une comparaison avec les fleurs. Elle en eut un ravissement ; cela la changeait un peu de ses peintres nationaux, si allemands, exclusifs et mollasses, les Fiëger, les Däffinger, les Lampi et les Grassi. Sur son enthousiasme se vinrent aussitôt greffer les enthousiasmes courtisans, ceux qui acquiescent à tout ce qui plaît aux maîtres. Isabey, qui a imaginé un genre d'aquarelles diaphanes, en brumes nacrées et auréolées de voiles de tulle envolés au vent, a bien senti combien ce jeu très nouveau et jeune lui conciliera les femmes mûres. Ce n'est pas Madame de Montebello qui en aura le plus de plaisir, encore qu'elle eût été donnée aussitôt après l'Impératrice, et, il faut dire, montrée plus jolie, plus minaudière, ce sera Joséphine entre 1810 et 1814, la Joséphine retirée du monde ; Madame Dugazon, la duchesse de Dantzig, la princesse de Bénévent, toutes les personnes marquées, les outragées de l'âge, qui y auront profit, et feront fête à leur restaurateur de tares. Là est le secret d'origine de cet engouement extraordinaire qui fera d'Isabey le portraitiste le plus célèbre d'Europe pendant quinze ans. Car, on le disait, il n'y a pas que les Français pour admirer ce compromis entre la miniature et la peinture, ce genre mixte franco-anglais. Les Autrichiennes y venaient, les Prussiennes, les Russes, toutes les Russes. Et celles-ci, n'ayant pas Isabey, prennent H. Benner, un élève docile. — Les Anglaises aussi, l'eût-on pensé?

En 1811, Isabey, qui a accompagné Marie-Louise à Cherbourg et a laissé du voyage de grandes aquarelles, est également du déplacement à Prague, où elle va rejoindre sa famille. Cela, parce qu'elle veut un collier comme celui de la reine Caroline, orné des médaillons dessinés par Isabey.

Celui-ci, étant arrivé trop tard, dut poursuivre ses modèles à Vienne : l'Empereur, l'archiduc Charles, homme modeste et doux, à qui il fallait une musique militaire pour le mettre en état de prendre une pose de héros guerrier, tous les autres Habsbourg, lippus, roses, avec de grands yeux étonnés et bleu faïence. Des miniatures cette fois, et minuscules, car ces médaillons de collier sont carrés, coupés aux angles et de la taille d'une forte bague. Le 22 septembre, il prit « en voile », à Vienne, la princesse Bagration.

Professeur de dessin de l'Impératrice, avec l'engagement formel de ne jamais retoucher les dessins de son élève, Isabey est à la faveur. Il a, par 1,000 et par 2,000 francs, produit par an jusqu'à 40,000 et 50,000 francs. Le voici tout près de la cinquantaine, et il est d'aspect, de goût, de tempérament, le tout pareil muscadin qu'en 1795, joyeux, amuseur, insouciant, peignant comme il vit et comme il dépense, à la volée. De tout ce qu'il tire de son talent, à part la maison de la rue des Trois-Frères, son mobilier et quelques placements minimes par vingt-cinq louis, rien ne s'accumule, tout se volatilise en soupers, en réceptions, en voyages. Il est capitaine de la Garde nationale; sous son habit, il se prendrait pour un colonel. Il est petit et menu, il se hausse; Comtois et pourtant un peu Gascon, il assure que les tailles moyennes sont de qualité, témoin l'Empereur. Mais tout ceci n'assure point l'indépendance, et, quand l'Empire tombe, Isabey en est au point très précis où il s'était vu en 1795, l'âge en plus et la vigueur en moins. Toutes ses espérances tombent aussi d'un coup; les dessins du Sacre, la gravure déjà exécutée, les portraits tirés restent à son compte. A qui s'adresser? Pas aux Bourbons, pas aux anciens amis, ils ont fui ou tourné casaque ; à Marie-Louise? il y a songé, mais sait-elle bien ce qu'elle pourra pour lui? Elle le lui annonce en une lettre assez digne, en l'assurant de l'accueillir en ami s'il vient, mais rien de plus. Augustin, qu'il a bien un peu contribué à faire tenir à l'écart, prend auprès du Roi la place que lui-même avait chez l'Empereur. C'est un cercle fermé; et d'ailleurs, en ce moment, ce qui avait été si formellement de truste du Corse n'eût point trouvé accueil si gracieux. A Talleyrand ?

? — CH.-M. DE TALLEYRAND

[illegible]

[illegible] *de Russie)*

[illegible] 21)

Celui-ci, étant arrivé trop tard, dut [illegible] ses modèles à Vienne : l'Empereur, l'archiduc Charles, homme [illegible] et doux, à qui il fallut une musique militaire pour le mettre en état de prendre une pose de héros guerrier, tous les autres Habsbourg, [illegible], roses, avec de grands yeux étonnés [illegible] faïence. Des miniatures cette fois, et minuscules, car [illegible] collier [illegible] sont carrés, [illegible] et de la taille d'une [illegible]. Le 22 septembre, il [illegible], à Vienne, la princesse Bagration.

Professeur de dessin de l'Impératrice, avec l'engagement [illegible] de ne jamais retoucher les dessins de son élève, Isabey est à la [illegible]. Il a, par 1,000 et par 2,000 francs, produit par an jusqu'à [illegible] francs. Le voici tout près de la cinquantaine, et il est d'aspect [illegible] de tempérament, le tout pareil muscadin qu'en 1795, joyeux, [illegible] insouciant, peignant comme il vit et comme il dépense, à la volée [illegible] qu'il tire de son talent, à part la maison de la rue des Trois-Frères, [illegible] mobilier et quelques placements minimes par vingt-cinq louis, rien ne s'accumule, tout se volatilise en soupers, en réceptions, en voyages. Il est capitaine de la Garde nationale; sous son habit, il se prendrait pour un colonel. Il est petit et menu, il se hausse; Comtois et pourtant un peu Gascon, il assure que les tailles moyennes sont de qualité, [illegible] l'Empereur. [illegible]

[illegible] pas aux Bourbons, pas aux anciens amis, [illegible]; à Marie-Louise? il y a songé, mais sait-[illegible] pour lui? Elle le lui annonce en une lettre [illegible] l'accueillir en [illegible], mais rien de [illegible] peu contribue à le tenir à l'écart, prend [illegible]. C'est un cercle [illegible]



Pourquoi pas à Talleyrand, — il dit *Taillerand,* — qui vient d'être nommé plénipotentiaire au Congrès de Vienne? — La chance de toujours. Talleyrand l'emmène à Vienne en qualité de peintre du Congrès.

Là-bas, ce sont les amis faits lors du premier voyage, puis la rencontre inespérée d'Eugène de Beauharnais, qui se jette dans ses bras. « Ah! le bal que tu nous donnas dans tes ateliers des Galeries du Louvre, à l'occasion du mariage de ma bonne Hortense! Et la Malmaison! Et le Sacre! » Eugène tutoie et pleure. C'est l'empereur de Russie qui lui a appris la ruine d'Isabey.

En plein congrès, un soir, alors qu'Isabey admire, au Grand Théâtre, cette Bigottini dont il a lancé un « sous voile » dans le ballet de Nina, un bruit court : Napoléon a débarqué à Cannes! Alors le désarroi, le retour précipité, l'entrevue avec l'Empereur, la dernière; la mort du fils aîné à l'armée, Waterloo, la rentrée des Bourbons après trois mois, la réaction furieuse. Cette fois, n'est-ce pas la fin? Isabey le put croire. Une descente de police chez lui, ses planches brisées, les épreuves des portraits du roi de Rome détruites. Comme raison? La vraisemblance qu'il fut l'auteur des charges parues en 1814 et visant la Famille royale. Isabey s'en défendait, il avait tort. Tort, parce que ces farces avaient de la vérité, de la gaieté, de la verve française. On n'est pas pour rien du pays de Callot.

Son ami, le comte d'Osmond, lui offrit de passer en Angleterre, où il trouverait à vivre. Il emporta là-bas les dessins de la revue du Carrousel, du Congrès, de la table dite des Maréchaux, exécutée à Sèvres, tous les portraits de Napoléon et de Marie-Louise, et comme il en eut fort besoin, il les céda à des marchands de Londres. Quant aux portraits nouveaux, à part ceux de la famille Seymour, en dépit de la protection de Wellington,

ce fut très peu. Il tombait en pleine histoire Bergami, et son genre anglais ne plut pas aux gens de Londres, qui en vivaient depuis vingt ans. Il partit désenchanté, ruiné, écrasé de chagrins et de craintes.

Miniaturiste, après 1815, Isabey ne l'est plus; aquarelliste, lithographe, crayonneur, tant qu'on veut et qu'on souhaite. Rentré en grâce et même en faveur auprès du Roi, qui l'autorise à tirer son Congrès; recherché par les émigrés, dont les goûts et les modes ne sont plus au courant, il remonte sur sa bête pour plusieurs années. Nul étranger touriste ne manquait sa visite à la rue des Trois-Frères, station obligée de ce que l'Europe nous envoyait de personnages importants. Comme disait Eugène de Beauharnais à Vienne : « C'est encore à lui, même tombé, que je dois le reflet de grandeur qui me protège », c'est à Napoléon qu'Isabey devait cette vogue, toute sa gloire. Ce dont on s'informait pendant les séances, ce n'était ni ce que pensait ou ce que voulait S. M. le Roi, ou la duchesse d'Angoulême, mais ce que pouvait espérer encore le prisonnier de Sainte-Hélène. A mesure que les événements s'éloignaient, la légende prenait corps, et les adversaires d'autrefois avaient conscience de la grande infortune. Augustin plaisait aux irréconciliables, Isabey aux esprits plus libres, que ses anecdotes passionnaient. Alors il reprenait son assiette, il avait ressuscité ses fêtes. On jouait la comédie rue des Trois-Frères ; on y voyait Nourrit dans l'air de *la Création ;* Elleviou et Martin dans un duo de *Maison à vendre;* Madame Gail, dont il laissera une lithographie brumeuse, et qui attirait chez lui les dilettanti : Carl Vernet, François Gérard, Prud'hon parfois, Cicéri, le paysagiste Thomas, Aubry et Saint, et Corvisart.

La mort de sa femme, en 1829, le désorienta. Il dut vendre son hôtel, et, comme on l'a dit, l'opération ne fut point mauvaise. De 38,000 francs payés en l'an XIII, à 130,000 francs en 1834, c'est un placement de père de famille heureux. Mais, de la somme totale, beaucoup est dû; des trois enfants qui lui restent, une fille est mariée à Cicéri; son fils Eugène est peintre; une autre fille reste à pourvoir. Ce serait la misère définitive, si le roi Louis-Philippe ne lui donnait un traitement sur la caisse des Musées

et un appartement à l'Institut. Il n'en avait point été, et ceci, comme à Augustin, lui tenait à cœur. Il s'en plaignait, il se répandait en regrets vains, il se comparait à d'autres plus heureux, à quoi Lemercier, son ami, répondait par la phrase célèbre : « Ne crie pas si haut, tu apprendrais au monde entier que tu n'en es pas. »

Fatigué au physique et au moral, ayant un peu trop abusé des « sous voile », il s'était retiré de la lutte. Il écrivait ses mémoires, il se constituait une survie à la façon de ces patriotes qui se consolent de Sedan en parlant de Napoléon. Le peintre Gigoux, qui l'avait connu, exprimait ce sentiment par une phrase rude : « Il se retapait en parlant de l'Autre. » Il avait vécu assez vieux pour que sa rengaine intéressât les nouveaux venus. Il y avait en lui du *Fougas* d'Edmond About et de la Madame Vigée des Mémoires. Resté mince, avec ses cheveux blancs, ses favoris blancs, son front chauve, son accoutrement de l'an X, son afféterie en tout, sa philosophie à se laisser mourir, c'était un revenant. Un des derniers hommes qui l'eussent connu et aimé, M. Edmond Taigny, son descendant, son historien, vient de mourir. C'est de lui que nous tenons ce qui précède. Maintenant, tout est bien fini.

Isabey mourut à Paris, à l'Institut, le 18 avril 1855. Il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur par Napoléon III.

Isabey, c'est pour nous, à cette heure, le peintre des cheveux en coup de vent et des femmes voilées, et ceci ne représente ni le miniaturiste qu'il fut, ni le ton de son œuvre. On dirait même que ces aquarelles pointillées et lavées, coulées dans un moule commun, ne lui appartenaient point en propre. Une constatation, c'est qu'à son retour de Londres il s'est davantage ancré dans son parti pris. Les estampes de là-bas, dont il rapporte un album, l'ont séduit de leurs élégances précieuses et raffinées. Excellents, ces grenetis pour les modelés, si l'eau-forte a bien mordu son cuivre et produit au tirage des accentuations veloutées et câlines. Même sur l'ivoire, en miniature, c'est parfait si l'œil est bon, et la main agile et prudente. En aquarelle, ces tons sont affadis par l'eau sans rien qui soutienne et conforte le pointillé; la chlorose éteint l'une après l'autre



ces piqûres, et il n'est plus rien qui demeure, sauf ici ou là une touche, un point qui ne s'explique plus et qui détonne; ou bien le portrait aérien s'anémie et se divise en nuées, ou il se plaque de taches vilaines. De là, chez l'amateur moderne, de ces retouches indécentes qui feraient douter de la sincérité de l'objet. Pour dire vrai, ce sont les pièces effacées qui valent; elles ne peuvent guère ne pas l'être après un si long temps. Qu'elles s'offrent brillantes et comme neuves, on sait l'histoire.

Chez Madame Rolle, il y a la Marie-Louise aux roses; c'est la fleur desséchée dont on parlait au début de ce livre, c'est la relique qu'aucune main profane n'a flétrie. Dans la maison où elle est conservée, on sait ce que commande le respect du maître. On en connaît quelques-unes tout aussi gardées de mécomptes. Malheureusement on n'aurait que l'embarras de dire les autres; Isabey a eu son Fontallard, ou même ses Fontallard.

Donc, ce qui rendait le vieux maître si fier de lui-même, ce qu'il regardait comme une voie nouvelle ouverte par lui, ce qu'il donnait pour une invention personnelle, est en réalité un arrangement d'après les Anglais, et lorsque nous le voulons étudier dans le procédé, nous trouvons l'œuvre à demi détruite par le soleil, ou, ce qui est pis, repassée aux couleurs moites que les chimies enveniment d'heure en heure. Ceci revient à dire que, de tous les portraits sous voiles rencontrés de par le monde, réencadrés, sertis de diamants, pas un ne vaut, pour le contrôle, la Marie-Louise retenue par le maître, laissée à sa fille, et dans l'instant retrouvée chez Madame Rolle. D'ailleurs, ce ne sont point là des miniatures; on n'en parle ici que pour ne pas couper en deux l'œuvre d'Isabey, et lui conserver son unité parfaite.

THIBOUST

MAXIMILIEN Ier, ROI DE BAVIÈRE

(A M. le comte Mimerel)

Page 218

de lui, sur ivoire, en œuvres véritablement exécutées à la gouache [illegible] les formulaires anciens, combien l'ensemble est plus réduit ! [illegible] un bijou, une broche comme celle de la reine Hortense, micro[illegible] et si nette, offerte à Madame d'Épreville par la Reine elle-même [illegible] dans son médaillon et conservée chez M. H. de la Tour. A [illegible] les quinze ou vingt plus convaincantes, d'abord à cause de leur qualité, puis pour leur authenticité et leur état civil : une grande [illegible]ture, représentant un homme à la trentaine, le menton emprisonné [illegible] sa cravate, de 1798 environ ; une femme anonyme du même temps ; le grand-duc de Bade ; Elisa Bonaparte ; une Pauline non terminée ; la reine Hortense ; le roi de Rome ; Madame Lætitia, en chapeau de ville, le portrait de Houdon, chef-d'œuvre de vie et de sincérité ; [illegible] : Madame Isabey mère, née Poirel ; — un portrait d'homme de 1793, une Joséphine en diadème ; un Napoléon sur une boîte ; — et, chez M. Taigny, son propre portrait. Voilà pour l'incontestable, les œuvres de tout repos, autrefois [illegible] des Trois-Frères et restées vierges. Dans le nombre, aucune [illegible] date postérieure à 1815. Ni le portrait d'homme en symphonie [illegible], la femme en costume d[illegible], la petite dame au chapeau pointu, ni la princesse Stéphanie de Bade retrouvée chez M. Doistau ; ni la maréchale Lannes, de M. Kann, le Napoléon en membre de l'Institut, le Napoléon en grenadier, le général Leclerc du prince [illegible] ne se peuvent reporter après Waterloo. C'est au moment précis [illegible] voilés, sur papier [illegible] à se répandre, qu'[illegible] la miniature sur [illegible] pour les yeux las. D'ailleurs [illegible] avait pris la place, et dans la [illegible], ce n'était point un adversaire négligeable.



SIEURAC

MARIE-CAROLINE, DE HESSE [illegible]

[illegible]

Page 219

De lui, sur ivoire, en œuvres véritablement exécutées à la gouache et d'après les formulaires anciens, combien l'ensemble est plus réduit! Ici ou là, un bijou, une broche comme celle de la reine Hortense, microscopique et si nette, offerte à Madame d'Épreville par la Reine elle-même, restée dans son médaillon et conservée chez M. H. de la Tour. A Madame Rolle, les quinze ou vingt plus convaincantes, d'abord à cause de leur qualité, puis pour leur authenticité et leur état civil : une grande miniature, représentant un homme à la trentaine, le menton emprisonné dans sa cravate, de 1798 environ; une femme anonyme du même temps; le grand-duc de Bade; Élisa Bonaparte; une Pauline non terminée; la reine Hortense; le roi de Rome; Madame Lætitia, en chapeau de ville; le portrait de Houdon, chef-d'œuvre de vie et de sincérité; Elleviou; Madame Isabey mère, née Poirel; — un portrait d'homme de 1793, une Joséphine en diadème; un Napoléon sur une boîte; — et, chez M. Taigny, son propre portrait. Voilà pour l'incontestable, les œuvres de tout repos, autrefois entrevues rue des Trois-Frères et restées vierges. Dans le nombre, aucune ne porte une date postérieure à 1815. Ni le portrait d'homme en symphonie de bleus, la femme en costume demi-oriental, la petite dame au chapeau pointu, ni la princesse Stéphanie de Bade retrouvée chez M. Doistau; ni la maréchale Lannes, de M. Kann; le Napoléon en membre de l'Institut, le Napoléon en grenadier, le général Leclerc du prince d'Essling ne se peuvent reporter après Waterloo. C'est au moment précis où ses portraits voilés, sur papier préparé, commencent à se répandre, qu'Isabey semble abandonner la miniature sur ivoire, plus rude pour ses yeux las. D'ailleurs Augustin avait pris la place, et dans la partie, ce n'était point un adversaire négligeable.



29

Au surplus, Isabey avait contribué à se créer une concurrence d'élèves dont les uns, Jean Guérin et Aubry, sont des maîtres, des hommes d'une belle méthode et d'un art presque égal au sien; Guérin surtout, qui est son aîné de sept ans, qui est venu de Strasbourg à Paris un an après lui, qui a, lui aussi, travaillé à l'atelier de David aux moments graves. Jean Guérin a longtemps cherché sa route, on l'a vu en une composition maigriote à la Debucourt, parodier assez gentiment les Lawreince. Ceci est à M. Doistau, et étonne par la comparaison avec les œuvres plus tardives. La Cour lui avait fait accueil sur le vu du portrait de la maréchale de Matignon. Alors on lui avait confié l'exécution des portraits du Roi et de la Reine, venus depuis à la famille de Germiny. Ici, une légende encore : aucun temps n'en imagina davantage. Étant garde national, Guérin eût sauvé le Roi et la Reine, au 20 juin 1792. Mais, alors que Boze, son rival de légendes, conduisait les Marseillais à l'assaut des Tuileries, Guérin s'était enfui à Obernai, chez les Levrault; dénoncé, il gagne Strasbourg. Peut-être le portrait de Frédérique de Franck, vicomtesse de Renouard de Bussière, à Madame de Pourtalès, date-t-il de ce temps-là.

A Strasbourg, il se révéla à Desaix, qui lui donna un costume de soldat et l'envoya aux avant-postes. La Terreur passée, Guérin avait repris ses pinceaux. Une de ses premières œuvres avait été le portrait de son sauveur, aujourd'hui à M. Ulrich Desaix, descendant du vainqueur de Marengo.

Au Salon de 1798, où il paraît pour la première fois, il avait envoyé son Kléber, grande miniature dont on connaît plusieurs répétitions, mais dont l'original est au Louvre. Ce portrait fut présenté à Bonaparte et gardé dans sa demeure de la rue Chantereine une huitaine de jours.

A son maître Isabey, Guérin a demandé plus une introduction, un lancement que des conseils. Lui, qui avait fourni au graveur Fiesinger les portraits des Constituants, qui possédait d'assez jolis moyens, des finesses que Sicardi eût avouées, n'avait guère à prendre chez Isabey, bien que leurs sentiments différassent totalement ; David et lui avaient l'un pour l'autre une estime profonde. Dès qu'il était rentré à Paris, il avait com-

mencé son Kléber, et bientôt le portrait de la citoyenne X... Cette citoyenne X... serait-elle l'étourdissante personne, en la possession de Madame de Saint-Martin-Valogne, dont la belle chair fraîche, les yeux impudents, la bouche d'un dessin admirable, les cheveux embroussaillés serrés dans un madras rouge, le sein autrefois nu à la façon des Amazones, constituent un ensemble très simple, très noble de jeunesse et d'insouciance? ce serait Théroigne, si Théroigne eût été la jolie qu'on a dite, mais la citoyenne X... n'est pas Théroigne ; elle n'est ni la déesse Raison, ni la Cabarrus, ni Mademoiselle Lange ; si elle se dévêt, c'est que la mode est ainsi, témoin l'autre charmante ni moins dévêtue, ni moins provocante qu'Isabey a peinte et que possède le prince d'Essling. A ce point, à cette perfection, le parallèle d'autres avec Guérin n'est guère possible. Augustin, Isabey, Dumont, sont à l'étage d'au-dessous. Une piété émue a voulu que la plus grande partie de cette nudité eût son voile, et je ne sais quelle main naïve a jeté une mousseline à l'entour de ce corps de statue grecque. Pour bien dire, jamais plus Guérin ne touchera à cet idéal. Kléber deviendra une œuvre classique, on connaîtra d'autres pièces d'une fière allure, témoin la Catalani, témoin la dame en robe blanche et assise, toutes deux au Louvre. Même au point de vue du tout dire, une prétendue Lady Clarence et son frère, à M. David Weill. Quelle Lady Clarence, et quel frère? On ne voudrait dire, mais pour ces deux êtres très laids, Guérin a trouvé une attitude honorable, et les mains, qu'ils ont fort belles, rachètent le reste très complètement.

Il y a de lui, à l'étranger, nombre de portraits remarquables qui sortent à la lumière au fur et à mesure de la renommée grandissante. L'un de ceux-ci représente la comtesse Élisabeth Potocka, une femme brune, à la chevelure opulente, publié par Artaria dans son livre sur le Congrès de Vienne. Elle figure aux côtés de la princesse Pauline de Schwarzenberg, au prince A.-J. de Schwarzenberg, par Augustin. En opposition de l'un de ces dessins à l'autre, c'est Guérin qui l'emporte. David, dont les sentiments amènes ne vont guère aux royalistes, et qui n'ignore pas le passé de Guérin, lui demande le portrait de sa fille, celle née en 1786, au retour de Rome,

et qui fut mariée aux environs de 1806. Quel Alsacien que ce Guérin! C'est dire quel finaud, quel habile homme! Il fera le portrait de la fille de son maître, à une condition toutefois, — et c'est là qu'il le faut admirer sans réserve, — que David viendra en personne poser le modèle, lui-même. Le moyen, après cela, que David trouvât à redire!

Par les livrets, nous n'apprenons guère sur lui. Il envoie, comme tout le monde, son cadre de diverses miniatures. En 1804, le comte de Fries figure dans le nombre, et ce même comte de Fries a été représenté par Gérard devant le berceau de son petit enfant. De 1804 à 1810, une saute de deux expositions; puis, en 1810, c'est le colonel baron Lejeune, aide de camp de Berthier, un confrère en peinture. Au Salon de 1812, c'est l'Empereur qui paraît, en grande miniature sur vélin, comme le portrait de Kléber, de Madame S..., et plusieurs autres, sous un numéro unique.

Pour ces grandes miniatures, Jean Guérin en était tout naïvement revenu à un ancien procédé sur peau de vélin, les chairs pointillées, les habits et les fonds plaqués à la gouache, en touches puissantes et délurées. Son Kléber est ainsi : la tête enlevée en clair sur un fond de fumée et d'incendie, en pleine action guerrière. C'est cette énergie de pose dont Bonaparte s'était déclaré séduit. Mais en succès non douteux, en supériorité de dessin et de technique, nul ne se risquerait à nier qu'il fût un des premiers. Jusqu'en 1827, il est aux expositions et s'y montre égal toujours, et même, vers la fin, en progrès souvent. Alors que ses concurrents accédaient aux honneurs, aux places, aux récompenses, lui n'avait jamais rien reçu, ni distinctions, ni titres ronflants. Isabey, qui ne fut son maître que de nom, était officier de la Légion d'honneur; Augustin, chevalier, comme Laurent lui-même, si inférieur à lui; lui, un peu disqualifié, très oublié, se retira, en 1821, à Obernai, chez les Levrault, où il mourut, à soixante-seize ans, le 30 octobre 1836. Cette année même, les Levrault lui consacraient une notice dans la *Revue d'Alsace*. Depuis, tous les historiens de la miniature l'ont signalé à un rang inférieur, tantôt l'appelant Paulin, — Jal entre autres, — ce qui le navrait déjà sous l'Empire, tantôt le traitant de haut et de loin, comme un modeste élève d'Isabey.

J.-F. GÉRARD DIT FONTALLARD

INCONNUE

[illegible] 1806. Quel Alsacien que ce Guérin!
[illegible] homme! Il fera le portrait de la fille
[illegible] trefois, — et c'est là qu'il le faut admirer
[illegible] en personne poser le modèle, lui-même.
[illegible] avait à redire!

[illegible] guère sur lui. Il envoie, comme tout
[illegible] miniatures. En 1804, le comte de Fries
[illegible] comte de Fries a été représenté par
[illegible] petit enfant. De 1804 à 1810, une saute
[illegible] 1810, c'est le colonel baron Lejeune, aide
[illegible] en peinture. Au Salon de 1812, c'est
[illegible] miniature sur vélin, comme le portrait
[illegible] autres, sous un numéro unique.

[illegible] en était tout naïvement revenu
[illegible] les chairs pointillées, les habits
[illegible] en touches puissantes et délurées. Son
[illegible] en clair sur un fond de fumée et d'in-
[illegible] guerrière. C'est cette énergie de pose dont Bona-
[illegible] Mais en succès non douteux, en supériorité
[illegible] nul ne se risquerait à nier qu'il fût un des
[illegible] 1827, il est aux expositions et s'y montre égal tou-
[illegible] et même, vers la fin, en progrès souvent. Alors que ses concur-
[illegible] honneurs, aux places, aux récompenses, lui n'avait
jamais rien reçu, ni distinctions, ni titres ronflants. Isabey, qui ne fut son maître que de nom, était officier de la Légion d'honneur; Augustin, chevalier, comme Laurent lui-même, si inférieur à lui; lui, un peu disqualifié, très oublié, se retira, en 1821, à Obernai, chez les Levrault, où il mourut, à soixante-seize ans, le 30 octobre 1836. Cette année même, les Levrault lui consacraient une notice dans la *Revue d'Alsace*. Depuis, tous les historiens de la miniature l'ont signalé à un rang inférieur, tantôt l'appelant Paulin, — Jal entre autres, — ce qui le navrait déjà sous l'Empire, tantôt le traitant de haut et de loin, comme un modeste élève d'Isabey.

Somme toute, Jean Guérin fut un noble artiste, un homme excellent, un maître que ni Augustin, ni Sicardi, ni Isabey ne dépassaient, mais qu'ils écrasaient de leur renom officiel. A Paris, la plus grande partie de sa vie s'écoula, 13 ou 19 quai Voltaire, dans un atelier sous les toits, d'où il découvrait le magnifique panorama de la Seine.

Élève d'Isabey, il ne le fut donc que de courtoisie, car il ne lui a pris que bien peu de chose ; même, si la miniature de M. Doistau, signée Guérin F., est réellement de lui, il s'accuserait plutôt élève de Lawreince ; à cette date, 1782 ou 1784, Isabey était encore à Nancy, sous la dépendance de Claudot. Ses premiers et véritables disciples, il les a indiqués lui-même au temps où il vivait à la Malmaison ; il a consigné leurs figures dans un cahier de douze dessins à la plume, remis au Cabinet des Estampes par Madame Rolle. Il avait refait là un peu les profils demandés par Dejabin, où tous ses amis et élèves sont comme pris au physionotrace, Aubry, Jacques, Hollier, ceux qui lui donneront un coup de main dans les jours de presse, car Dieu sait si les événements s'entre-choquent et s'il faut, à l'heure et à la minute, donner à la fois une maquette de fête, et le portrait d'un beau Dunois partant pour la gloire. De tous les jeunes gens qu'il a autour de lui, un est son contemporain immédiat, Aubry ; Hollier, son cadet de cinq ans; Jacques, de treize ans; mais ceux-là, qui sont les proches de sa famille artistique, ne sont point les seuls. Il y a Saint, il y a Muneret, il y a Singry, Larivière, et Mansion, de Nancy, qui habite la maison de la rue des Trois-Frères. Un de ses plus fervents adeptes sera ce Henri



Benner, qui peindra en Russie et qui ira répandre le formulaire d'Isabey. Et des inconnus, ou presque : Baudiot, Bordes, Gigola ; en prenant les femmes, Mesdames Rat, Romagnési, Mademoiselle Jaser, Madame Wayne.

Par l'âge, c'est le peintre Louis-Ferdinand Aubry qui vient en tête. Il est né en 1767, et il a pris ses principes chez Vincent; en 1804, il est chez Isabey, dont la réussite suivra les progrès ascendants de la fortune de Bonaparte. A ce moment, Aubry a trente-cinq ans, et, tel que nous le montre Isabey dans son album, chauve, ramenant ses mèches, il aurait bien plus. Ici, une difficulté. Aubry s'est montré dans une miniature aujourd'hui au Louvre, et il est jeune, il est beau, il est chevelu à tous crins; ce portrait du Louvre, est-ce le sien, et est-ce par lui ? Il est si formellement de l'Isabey, et ce n'est que si peu la figure de l'Aubry du Cabinet des Estampes de la même époque, déplumé et gras, qu'on a de grands doutes.

Il s'était mis à la miniature d'assez bonne heure, peut-être dès la Terreur, car, en 1798, il a son atelier rue de la Vrillière, et il expose un cadre de miniatures. Chez Vincent, il a connu Madame Labille-Guiard, et, comme le moment n'est pas à la grande peinture, comme l'assaut donné par les provinciaux produit un renouveau considérable aux petits portraits, Aubry, pour assurer son existence matérielle, s'est remis à la miniature. Ce n'est que du travail qu'il demande à Isabey, et quelques menus secrets de pratique. De lui, à cette époque, assez peu de choses qui marquent. Au Salon, pas un nom, et cela jusqu'en 1804, alors qu'il est venu s'installer rue Neuve-des-Petits-Champs, où il restera jusqu'à la fin de sa vie, en 1840. Le numéro de sa maison change à plusieurs reprises, mais il habite juste en face du passage Choiseul, dans un appartement-atelier où il avait réuni une centaine de tableaux de ses contemporains.

Entre 1798 et 1833, Aubry est sur la brèche; à partir de 1804, il est classé. « Aubry fait beaucoup d'honneur à son maître Isabey, dit un critique (Pasquino), il l'imite parfaitement par la ressemblance et le moelleux de son pinceau ; on voit dans ses figures circuler le sang et briller la passion. » Ce n'est pas ce que montrait le portrait de Madame Henri

Belmont dans son rôle de Fanchon la Vielleuse, si, comme tout le laisse croire, cette Belmont est le portrait appartenant à M. J. de Richter. Cela ressemble peut-être, mais les mains, mais les détails en sont lourds. Il n'aura sa formule définitive que bien plus tard, sous la Restauration; et alors, entre l'Aubry de la femme à la harpe, du Louvre, et l'Isabey de l'escalier du Musée, au Louvre aussi, ce seront des égalités, non toujours à l'avantage du maître. Dans les Salons de 1810, il avait mis les deux portraits du roi Jérôme et de la reine Catherine, et probablement le Le Camus en grand costume de cour qui est en la possession de M. le prince d'Essling. Pour ce dernier surtout, il a très sensiblement cherché son inspiration dans les personnages du Sacre donnés par Isabey, car c'est une orientation identique et de pareils moyens pour la présentation des personnages. Le Camus, titulaire d'un comté étranger, porte le costume calqué sur ceux des grands-officiers de la Couronne impériale de France. Il est ministre des Relations extérieures de Westphalie, avec la tunique brodée et le manteau à col relevé. Comme tel, c'est la banalité, la figure sans physionomie; frisotté de cheveux à la Titus, en homme et en solennel ce que sera la dame à la harpe, blonde, sanglée dans son fourreau de velours sombre, appuyée un peu bizarrement sur un instrument dont la décoration est jolie, mais dont les perspectives ont des équilibres instables. Cette dame a le visage d'une belle blonde, que son col Médicis rend plus pâle et plus lymphatique encore. De Le Camus à cette personne, Aubry a près de dix ans de pratique de plus, car, pour elle, ce serait environ 1815 à 1817, et, pour l'autre, 1808 à 1810. C'est identique, pas un progrès ne se constate. Les mains ont des hésitations et paraissent boudinées. A tout prendre, avec moins de souplesse, ce serait bien là l'une des femmes de l'Escalier d'Isabey, retrouvée dans un salon Empire que Percier et Fontaine eussent décoré et dont ils auraient donné le fauteuil et la harpe.

Qui est cette dame ? Une artiste à la mode, ou une femme du monde qui a voulu ces accessoires obligeants et flatteurs ? Car, qui ne pince plus ou moins de la harpe ou de la guitare, par ce temps de troubadours ?

Il y a, d'Aubry, chez Madame Duchâtelet, à Paris, diverses études ;

Aubry fut le maître de Mademoiselle Parisaud, qui a légué ses Aubry à Madame Duchâtelet. Dans le nombre, une petite étude curieuse, hâtive, qui serait une portraiture amusante, si la chronique n'en est pas erronée. Une jeune, toute jeune fille de l'an X ou XII, à grands cheveux épars, cravatée comme un garçon, qu'on dit être Eugénie Maistre, la seconde femme qu'Isabey épousa sur ses soixante ans et qui lui donna Madame Maxime Wey. Si l'on veut calculer, la chose prête au doute. Ici, nous voyons une fillette d'au moins quinze ans. Or, en 1800, elle a dix ans, en 1830 elle en aura quarante. Ce n'est pas l'âge de Sarah, femme d'Abraham, mais les limites s'annoncent. Je ne donne donc que sous bénéfice d'inventaire le portrait de Mademoiselle Mestre ou Maistre. Une autre pièce de la même collection a plus de vraisemblance dans sa légende, c'est un portrait de Joséphine, en grand costume d'impératrice, que François Aubry avait commencé à la veille du divorce, et qui fut interrompu par les événements : c'est une miniature, mais pas un chef-d'œuvre. Loin de là.

Durant une carrière de quarante ans, Aubry n'aura connu que les succès de second plan. Rien qui l'ait mis, même moralement, sur le pied d'Augustin, d'Isabey ou de Guérin. Il reçoit, en 1817, une médaille de 1re classe; en 1832, il est créé chevalier. Il a dans son atelier un cours d'élèves hommes où l'on a vu passer Daniel Saint, Melliet de Versailles, M. de la Cluze, Madame Weyet, Mademoiselle Marie Jaser; Daniel Saint eût suffi à illustrer une maison. En 1840, « pour cause de changement de local », Aubry fait une vente de ses tableaux. Il n'est pas, comme Augustin, un collectionneur d'anciennes œuvres. Il a, en majorité, des œuvres contemporaines dont l'une, *le Serment d'amour,* de Fragonard, provient du duc de la Rochefoucauld et a coûté, en or payé à Fragonard, 125 louis de 24 livres, soit 3,000 francs. Il a de Greuze son portrait, plus une jeune fille et l'enfant au perroquet ; il a un portique à la sépia, d'Isabey ; de nombreux paysages de Thiénon, de Doix, de Granet, de Bergeret ; il a des Watelet, des Mademoiselle Gérard, des Mallet, des Swebach, un enfant de Debucourt, des Bertin. Pour les anciens, un Velazquez, un Pompeo Battoni, tête de femme à turban, un G. de Crayer, un Van der Helst, un

portrait d'homme par Largillière, un Lély, admirable portrait de femme ; 68 numéros en tout, sans compter une trentaine d'estampes de Richard Desnoyers.

La vente, indiquée pour le 16 mars 1840, à midi, était faite par M. Bonnafous de Lavialle, commissaire-priseur, sur les expertises de Ch. Paillet, avec exposition publique au n° 20 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, au domicile d'Aubry. Paillet disait dans la petite introduction : « M. Aubry, aussi modeste qu'il a eu de célébrité dans la miniature pendant quarante années, nous a bien recommandé de ne point donner à cette introduction des tournures de phrases trop éblouissantes qui donnent au public droit de demander plus qu'on n'est en mesure de lui donner. »

La vente d'Augustin, l'année précédente, et sa réussite, avaient inspiré l'idée à Aubry de tirer parti de ses reliques. L'âge venait, on gagnait moins.

Depuis sept ans déjà, Aubry avait obtenu un petit emploi, celui de restaurateur au Louvre. Il y fut de 1833 à 1844; il continuait ses leçons.

En 1851, il était mort, devançant son patron et contemporain Isabey de quatre ans.

Jacques, élève d'Isabey aussi et de David, a peint sous l'Empire et sous la Restauration; en 1814, il exposait un portrait de Madame Rigaud, du théâtre Feydeau, dont on a admiré beaucoup le coloris et les arrangements.

Il avait fait M. et Madame Lavallette, deux miniatures qui furent données à un Anglais, lequel avait sauvé M. Lavallette. Il peignit Cuvier, Benjamin Constant, et fit du duc d'Orléans, en 1817, un portrait qui fut vendu 12,000 francs. Jacques était un joli homme, au profil fin et distingué, dont le portrait, par son maître et ami Isabey, est dans le recueil que Madame Rolle a donné au département des Estampes. Il y avait des gens qui le mettaient sur le même pied qu'Isabey et Saint, mais cela est excessif.

Muneret commença à exposer en 1804, et donna d'abord un portrait de lui-même. Il exécuta plus tard la miniature de Talma dans son rôle de Néron; cette peinture fut gravée par Augrand. Il fit successivement les portraits de la comtesse de Nesselrode et d'Anne-Cécile Duret Saint-Aubin,

fille d'Alexandrine de Saint-Aubin, sociétaire du Théâtre impérial de l'Opéra-Comique. Ce portrait est amusant ; il est peint sur un fond de nuages ; comme il a été gravé par Delvaux, celui-ci l'a recoiffé à sa façon dans l'état définitif de la gravure. C'est du bon art de l'Empire. En 1804, Muneret est à son apogée. C'est alors qu'il donna Chenard, Madame Gavaudan, l'actrice, et son mari, et un portrait de femme en velours noir, admirable, sauf les mains. On peut regretter que Muneret se soit tenu dans les tons gris ; sans cela, il serait un des premiers seconds. C'est en 1820 qu'il fit la miniature du duc de Raguse, gravée par Foster.

Daniel Saint, né à Saint-Lô en 1778, est élève de Regnault et d'Aubry. Il prit de ce dernier le fini impitoyable, mais aussi le caractère spirituel et gai ; il ne se perdait pas dans les détails, jouait de tous moyens et ne s'abîmait guère en minauderies ; on le vit aux Salons de 1804 à 1811, et il signait. Le Pausanias français trouve « qu'il varie ses effets suivant les portraits et ne s'en tient pas à une note unique » ; il lui accorde la première place après Augustin. Ce fut en 1810, après la grande miniature du prince Kourakin, que l'Empereur lui commanda son portrait pour l'envoyer à Vienne, à sa future femme. On l'enferma dans un cadre de brillants de 150,000 francs ; c'est cette lourde chose que la princesse portait lors de son entrée sur le territoire.

En 1814, Delpech prétend que c'est Saint qui a la palme de l'exposition avec le portrait de Boisrard. Il en admire le dessin, le coloris, la manière large, et en 1817, Jal proclame qu'il tient le bon bout dans la miniature. Saint avait mis, cette année-là, le portrait d'une dame se promenant dans un jardin, c'était un vrai chef-d'œuvre ; vis-à-vis de Madame de Mirbel, Saint est encore le maître. Son Charles X est excellent, on ne peut lui reprocher qu'un beau défaut, celui d'être trop agréablement peint.

Singry, encore un élève d'Isabey, débuta aussi au Salon de 1824 par son portrait ; c'est le peintre des acteurs et des actrices. Il y a de lui un Michelot, du Théâtre-Français, très amusant et très digne. Mais un des plus étourdissants, c'est Michot, comédien ordinaire du Roi, qu'il a pris dans son rôle de Falstaff. Il avait, comme la plupart de ses collègues, et

[illegible]-B. ISABEY [illegible] XVIII

[illegible]

[illegible] 22

[illegible]

[illegible] il est [illegible] de [illegible] :

[illegible]

[illegible] Madame

[illegible]

[illegible] de [illegible] gravé par [illegible]

[illegible] 1778, est élève de Regnault et d'Aubry [illegible] aussi le caractère spécial [illegible] pas dans les détails [illegible] de tons moyens et ne [illegible] en miniatures, on le vit aux Salons de 1804 à 1841, et [illegible]. Le Pausanias français trouve « qu'il varie ses effets suivant les portraits et ne s'en tient pas à une note unique » ; il lui accorde la première place après Augustin. Ce fut en 1810, après la grande miniature du prince Kourakin, que l'Empereur lui commanda son portrait pour l'envoyer à Vienne, à sa [illegible] femme. On [illegible] de brillants de 150,000 francs [illegible] lors de son [illegible]

[illegible]

Saint est [illegible] ne peut lui [illegible]

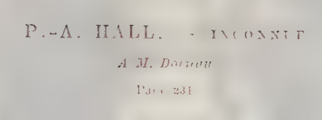
[illegible] Il y a de lui un [illegible] digne. Mais un des [illegible] du Roi, qu'il a pris [illegible]

à un plus haut point qu'Isabey, le talent des ressemblances; il fit un bon portrait d'Isabey. Sa Catalani, depuis gravée par Dien avec une couronne de roses, a eu des avatars : sous le règne de Napoléon III, on en a fait une Joséphine. C'était d'ailleurs un portrait médiocre, bien inférieur à celui de l'acteur Joly, qui est un de ses meilleurs. Celui de Dupaty, directeur de l'Opéra, signé Singry, 1814, appartient maintenant au comte Mimerel.

En 1824, à l'ouverture du Salon, Singry est mort. Il laissait deux œuvres à ce Salon : le portrait du duc d'Orléans et celui de sa sœur ; « Isabey les eût signés, c'est dire de quel prix ils sont », affirme Jal.

La chance, toujours la chance ! Isabey mort, — et c'est là la pire aventure, — la Renommée enfle sa trompette et proclame bien haut qu'il tient encore la palme, que c'est lui qui a fait les meilleurs élèves.





P.-A. HALL. — INCONNUE

A M. Doucet

Page 231



TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PRÉLIMINAIRES :

I. — JEAN-BAPTISTE MASSÉ ET SA LIGNÉE ARTISTIQUE :

II. — PIERRE-ADOLPHE HALL ET LES TEMPS DE FRAGONARD :

III. — FRANÇOIS DUMONT ET LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME :

IV. — JEAN-BAPTISTE-JACQUES AUGUSTIN ET SES ÉLÈVES :

V. — JEAN-BAPTISTE ISABEY ET SON GROUPE :

TABLE DES ILLUSTRATIONS :

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PEINTRES EN MINIATURE

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LE TEXTE ET DONT LES ŒUVRES SONT REPRODUITES

Abréviations : T. Texte. — Pl. Planche. — reg. En regard de

ANONYMES ET DOUTEUX

MADAME LIZINSKA DE MIRBEL. — SON PORTRAIT PAR ELLE-MÊME

(A S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch de Russie)

Page 245



